

Meu
Caro
Vinho

star wax

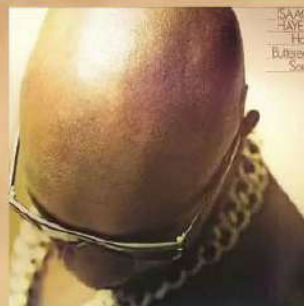
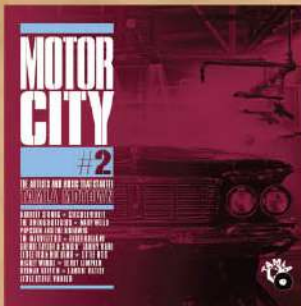
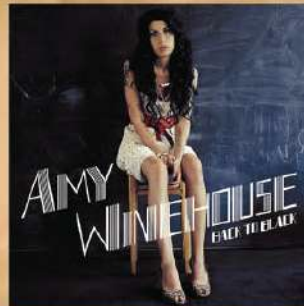
DJ lifestyle magazine

Passion

Star Wax n°49
vous est offert
par Compos-it
Hiver 2018-2019

Découvrez
une sélection
d'albums mythiques
de Soul Funk en
vinyle 180gr.

Back To Soul



Savez-vous que vous travaillez gratuitement et régulièrement pour de nombreuses marques ? Et que vous nourrissez le buzz autour de ces mêmes produits ? Le réseau social Facebook catégorise ainsi les profils selon des critères précis... Vos faits et gestes deviennent donc des statistiques pour les industriels. Le constat est sans appel. À défaut d'émancipation, vous devenez un matricule toujours plus prévisible. Le bonheur des uns (GAFA et consorts) fait ici le malheur des mendiants d'affection que nous sommes. Ne vous inquiétez pas : bientôt c'est un robot vous tiendra compagnie.

Pendant que certains ne jurent que par la Silicon Valley d'autres, comme Julien Lebrun, dénichent les vinyles de par le monde. Présent au sommaire de ce numéro, le co-dirigeant du label Hot Casa évoque l'infinie richesse des disques d'occasion. Cette optique fait naturellement les choux gras de la rédaction. C'est pour cela que la page Lifestyle est majoritairement consacrée à la friperie.

En plein développement, ce secteur d'activité joue la carte du recyclage, loin de la consommation bête. Ok, le numérique c'est génial, surtout lorsque ça permet de connecter les individus ou d'alléger son Dj bag. Mais les fervents chevaliers des tables tournantes que nous sommes avons besoin de lumière, de palper la matière. C'est le cas de Pest qui chine des vinyles et fige ses peintures sur toile. C'est aussi la formule délivrée par Squarp Instruments, soit trois copains qui proposent des hardwares ingénieux. Dans ce même esprit artisanal voire familial, les Sha La Das remettent le doo-wop au goût du jour. Éditées chez Daptone, leurs madeleines de Proust sont autant de séquences fondantes...

Consommez donc comme bon vous semble, sans oublier de déguster les meilleures recettes. Certaines d'entre elles sont dans ces pages. D'autres sont encore à inventer. À ce titre expérimentez. Vive les laboratoires !

SOM MAIRE STAR WAX N°49

- 03 - Édito | 05 - Sneakers
- 07 - Lifestyle | 08 - Pest
- 14 - Sha La Das | 18 - Julien Lebrun
- 24 - Ignaz Schick | 28 - Life Recorder
- 32 - Pedro Winter | 36 - Squarp Instruments
- 38 - Focus Factory Records
- 40 - Rare Wax par Meu Caro Vinho
- 42 - Chroniques
- 44 - Menu Best Of

- Fondateur & rédacteur en chef : Juan Marcos Aubert - Direction artistique & graphiste : Julien Douek & Snik88 - Rédaction : Vincent Caffiaux, Dj Seep, Sabrina Bouzidi, Clémence Farkas, Julien Vuillet, Dj Barney
- Photographes : Dj Coshmar, Canele Bernard, James Martin... - Ont participé : Colette Aubert, Dj Ness, Aimie, E-Kyoz, Frankie Numi, Christophe Hager, Nicolas Ossywa, Dj Da Oof... - Couverture : Meu Caro Vinho -
N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 25 000 exemplaires - Imprimé en Espagne : trimestriel national gratuit -
Diffusion : C-iT. Liste détaillée des 675 points de diffusion disponible via le footer sur www.starwaxmag.com
- Rédaction : 120, rue Édouard Vaillant - 93100 Montreuil - Depuis 2006 Star Wax est édité par Compos-it -
Contacts : info@starwaxmag.com - Marketing : supacosh@starwaxmag.com



Follow us : starwaxmag.com

AZIZ SAHMAOUI & UNIVERSITY OF GNAWA

Nouvel album en janvier 2019



En concert

Jeudi 20 décembre 2018

@ Festival Africolor -
Théâtre de Saint Denis.

Jeudi 24 janvier 2019

@ New Morning - Paris



Accompagnés par Martin Meissonnier à la production, ils continuent à tisser des liens entre le Nord et l'Ouest de l'Afrique, l'Orient et l'Occident. Tout commence par un blues saharien...



Supra x Skullcandy



Asics Tiger Gel-Lyte V Sanze



Odell Beckham Jr. Air Force 1 Low Utility



Overkill x Kangaroo Adam & Eve



New Balance 608 Dad Shoes



Nike Kyrie 5 Blk Mgc



Helly Hansen Stockholm



Timberland x Supreme World Hiker
Front Country Boot

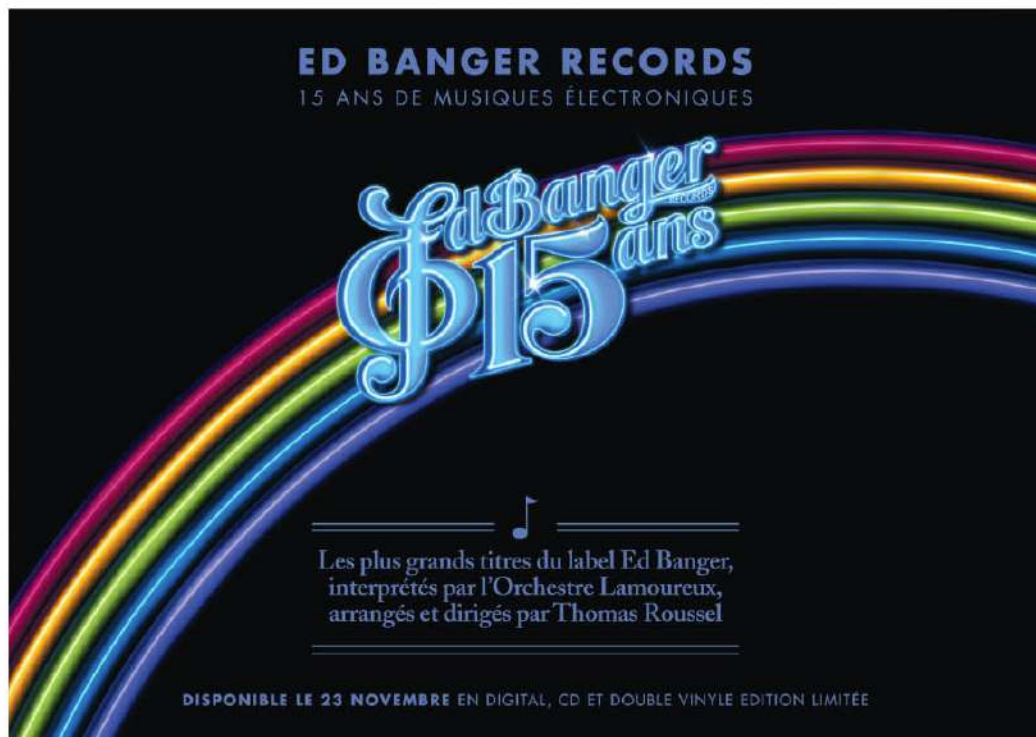
HIPHOP
COMMUNITY

WWW.HIPHOPCOMMUNITY.FR
Site de mise en relation professionnelle et artistique du milieu Hip Hop



VinylCorner.fr
le nouveau site internet
100% vinyles neufs avec
+ de 15000 références
et accessoires.

www.vinylcorner.fr
Frais de port très réduits



ED BANGER RECORDS
15 ANS DE MUSIQUES ÉLECTRONIQUES

Ed Banger 15 ans

Les plus grands titres du label Ed Banger,
interprétés par l'Orchestre Lamoureux,
arrangés et dirigés par Thomas Roussel

DISPONIBLE LE 23 NOVEMBRE EN DIGITAL, CD ET DOUBLE VINYLE EDITION LIMITÉE



/// CalendArt 2019 par www.filanremixtime.com ///

Sélection de friperies (chemise, boucles d'oreilles, polo, sweat, foulard, ceinture, flight case) disponible chez OfDigger Shop.

/// Bonnet Helly Hansen (hiver 2018-2019) /// Casque Pioneer HDJ-X5BT /// GPO Brooklyn Boombox Bluetooth ///





ISSU DE LA DEUXIÈME GÉNÉRATION DE LA SCÈNE GRAFFITI PARISIENNE, PEST P19 EST TOUJOURS FIDÈLE À L'ART DU LETTRAGE, TRENTE ANS APRÈS SES PREMIERS GRIBOUILLIS, IL EST AUJOURD'HUI PLUS PRÉOCCUPÉ DE S'ÉMANCIPER DANS SON ATELIER OU DERRIÈRE DES PLATINES VINYLES QU'EN FAISANT DU VANDALE. NOUS AVONS VOULU EN SAVOIR D'AVANTAGE SUR SES PASSIONS. ENTRETIEN À LA GARE XP, PORTE DES LILAS, UN SQUAT CONVENTIONNÉ OÙ IL RÉSIDE.

Pest signifie ravageur et c'est également utilisé comme diminutif de la capitale hongroise. Pourquoi Pest ?

C'est simple, quand j'ai commencé à taguer, je faisais des trucs à la con. Je ne savais même pas ce que je faisais. Dans mon quartier, en banlieue, il y avait Dazzle K, il était affilié au Long Possee, et il m'a dit que je devais trouver un nom qui colle à ma personnalité. J'étais au collège, en 4ème ou 5ème, à cheval sur 1987 et 1988. J'ai pris un dictionnaire d'anglais et je suis tombé sur pesty boy qui signifie petit con, un truc comme ça. C'est vieux...

As-tu débuté par le graff ou le diggin' ?

Par le graff, complètement. Ça a toujours été lié à la culture hip-hop. Ce n'était pas juste faire du graff. T'écoutes aussi du son, t'essayais de faire du beatbox, de danser... Tu vivais le truc.

Tes premiers pas dans le Djing ?

Fin des années 80, début des années 90. Pareil. Je me suis spécialisé dans le graff mais un pote, Dj Echec, avait des platines vinyles. De temps en temps je m'entraînais chez lui. Il y avait des potes qui rapaient... Puis au début des années 2000, j'ai appris le beatmaking sur les conseils bienveillants de Dj Stofkri (producteur, notamment pour Fabe, Ndrr)... Nous bougions aussi souvent ensemble pour digger. J'ai donc produit des beats mais je n'en ai rien fait.

Concernant le digging, quel a été le déclencheur ?

C'est quand j'ai calculé que les samples des morceaux de rap provenaient de la soul, du funk. J'ai commencé à m'intéresser à ça. Je n'ai pas été à fond tous de suite. J'ai commencé à acheter des compiles avec des titres originaux, notamment les « Ultimate Breaks & Beats ».

Combien possèdes-tu de vinyles ? Y a-t-il plus de 7 ou de 12 inch ?

J'ai plus de 12 inch, de Lps même. Mais j'ai des 45 tours. J'aime les 45 tours car c'est plus léger et le son est souvent plus puissant. Tu trouves des titres que tu ne trouves pas ailleurs. J'ai entre 3000 et 4000 vinyles.

Quels sont les critères qui te poussent à acheter tel ou tel vinyle ?

C'est simple, j'aime ou je n'aime pas le son. Je suis très éclectique. Le problème c'est que j'achète plein de trucs. Ça peut aller du jazz et du hip-hop à l'afro, au funk et au latin en passant par des trucs plus électro. Je ne me considère pas disc-jockey dans le sens de faire danser les gens, donc j'achète selon mes coups de cœur. C'est juste pour le plaisir du son, peu importe le tempo.

As-tu déjà chiné ailleurs qu'en France ?

J'ai fait l'Angleterre, le Maroc et les États-Unis. Et le plus marquant c'est Cuba, où j'ai acheté des disques dans une ancienne boucherie. J'ai rencontré un gars dans la rue et il m'a amené dans ce lieu. Par-dessous les billots, il m'a sorti des piles et des piles de disques, dont des scellés.

La culture sneaker te séduit-elle ?

À un moment j'étais un peu dedans. Dire que j'ai collectionné des sneakers, ça serait te mentir. J'ai eu une trentaine de paires. Ça m'est passé. Je ne suis pas sûr que ça soit un bon truc. Surtout acheter des chaussures chères et ne pas les porter.

“Dire que nous étions les leaders, c'est un peu prétentieux. Mais ouais nous avons fait le job...”

P19, c'était ton premier crew. Les membres sont-ils toujours proches et actifs ?

Ce n'est pas mon premier crew car j'étais aussi au sein de MDR (Malade Du Risque...) et MKC. En revanche c'est moi qui ai créé le P.19 Crew. Les membres, ceux du début en tout cas, sont encore actifs. Peut-être moins qu'avant parce que l'âge faisant. Si on parle de Spir, Pener et Tsho, qui étaient vraiment là au début, oui nous sommes tous plus ou moins actifs. Nous sommes de bons amis et nous peignons encore ensemble. Tsho est bien impliqué. Il est graphiste et vidéaste. Il a travaillé pour 45 Scientific et La Rumeur. Il a fait les clips de Rocé. Le gros de son travail est maintenant pour Anfash.

T'intéresses-tu au roulant, au graffiti vandale ? As-tu déjà pratiqué ?

Oui je m'y intéresse toujours. J'ai commencé sur la ligne B du RER avant de faire des graffs. J'ai vidé de l'encre. À l'époque il y avait la première classe... Je viens vraiment de là. Ça fait plaisir de savoir qu'il y a encore des trains peints qui circulent.

Vous étiez les leaders dans le sud de Paris ? Fréquentes-tu encore la ligne B du RER ?

J'habite toujours au même endroit, donc oui je fréquente la ligne B (rires). Dire que nous étions les leaders, c'est un peu prétentieux. Mais ouais nous avons fait le job, on va dire (rires).

Hormis la France, es-tu focalisé sur NYC ou une autre scène graffiti ?

Maintenant nous sommes focalisés sur le monde entier. Après, je ne vais pas te mentir, mon style de référence c'est NYC. Avec tout ce que ça a engendré, influencé. Par exemple si tu vas à Berlin, tu vois que T-Kid est une des références. Mais le style de Berlin est en partie influencé par NYC. Est-ce que ça le sera toujours ? Je n'en sais rien.

En termes de lettrage, après les précurseurs (1ère et 2ème générations) de NYC, la scène la plus créative n'est plus là-bas. Qu'en penses-tu ?

C'est indéniable, clair et net. Les générations new-yorkaises suivantes ne sont pas les plus créatives. Comme je disais, ce qui est intéressant c'est tout ce qu'a engendré le style new-yorkais. La preuve, ils invitaient des Européens pour faire de gros murs... Oui je te rejoins là-dessus.

Fréquentes-tu les festivals consacrés au graffiti ?

Très peu. Si je suis invité j'y vais. Mais je ne cours pas après les événements, je ne cours pas après les galeries et tous ça. Nous, P19, n'avons jamais été comme ça. Nous n'avons pas une bonne réputation par rapport à ça. Mon intégrité passe avant le reste...

Mais tu es allé plusieurs fois en Tunisie à la fin des années 2000...

Alors là c'est différent. Il s'agissait d'actions montées par mon ami Claude Danrey de Kif Kif International. Il avait besoin de graffeurs français pour des échanges culturels. Ce qui était intéressant, c'est qu'il y avait un vrai défi. Nous sommes intervenus dans des quartiers populaires et délaissés. Nous avons peint la façade d'un théâtre qu'une dame essayait de remettre sur pied. Nous avons aussi peint un avion qui était dans un parc. Il était complètement délabré. Le peuple essayait de se réapproprier l'espace. Il y avait une dimension sociale. Ce n'était pas juste aller peindre en Tunisie. Il y a eu un impact sur l'endroit. Ça concernait d'abord les habitants. Si tu vas au Maroc c'est cool. Mais en Tunisie c'est autre chose. Rien que pour ramener du matériel... Ça fonctionne encore à l'ancienne, à coup de bakchichs...

Les vingt-six lettres de l'alphabet latin sont largement utilisées dans le graffiti. N'as-tu pas pensé à user des lettres chinoises ou l'alphabet cyrillique ?

Utiliser des lettres en soi, non. Par contre des gestuelles d'écriture chinoise, oui. Je suis plus tourné vers l'écriture arabe, d'Afrique du Nord. Dans l'approche c'est la même chose mais les outils sont différents. J'utilise des spatules donc forcément ça donne un côté calligraphique, même si je ne me prétends pas être calligraphe. Je n'ai pas envie de le devenir...

As-tu pensé à faire une expo ou tu mixerais ?

J'ai déjà fait. C'était dans un atelier avec V3M, la première association labélisée Matériautech, dans l'Essonne. En tant que résidents, nous devions faire une exposition. Et donc j'ai mixé lors de mon expo (rires). Aujourd'hui pas mal de mes toiles portent des noms de tracks. Ce n'est pas au hasard. J'en parle avec Lazoo (il partage son atelier avec lui, Ndlr), l'idée étant d'installer un casque à côté des toiles afin d'écouter les morceaux.

Depuis quand as-tu installé ton atelier à la Gare XP, Porte des Lilas ?

Ça fait un an et demi. J'ai toujours été plus ou moins en collectif. Ici c'est nouveau car je travail majoritairement avec des personnes que je connais déjà. Ce qui est important pour moi, c'est le regard des personnes extérieures au graffiti. Car avant je n'étais qu'avec des graffeurs... Ça m'apporte beaucoup. Et ce qui est bien ici, c'est que nous faisons de temps en temps aussi des petites soirées, notamment les Apéro Hip-Hop Momo. Donc je peux mixer, peindre. Il y a plein d'échanges.



Tu es issu de la culture DIY. Ça pèse dans ton parcours de ne pas être diplômé d'une école d'art ?

Ça ne me pèse pas du tout. Ce qui fait que je suis arrivé à l'art, c'est le graffiti. On va dire que je suis issu de la culture hip-hop. C'est le graffiti qui m'a amené à m'intéresser à d'autres formes d'art. C'est le parcours inverse en fait ! Ce que je trouve bien plus intéressant. Je n'ai aucun diplôme, j'aurais pu finir ouvrier car je ne pense pas que je suis fait pour les études, donc au contraire je trouve ça plus glorieux...

As-tu pensé à faire du digital art, de la vidéo ?

Non, je n'ai pas de patience pour ça. Je suis plus instinctif. Je ne peux pas passer des heures sur un ordinateur. Non, ça ne sera pas mon futur car ce n'est pas dans ma nature.

Tu donnes des cours de graff. As-tu déjà pensé à une passation ?

Oui je donne des cours. Je fais ce qu'on appelle des ateliers graff. C'est dans les quartiers défavorisés, ce qu'on appelle les quartiers...

Quel est ton meilleur souvenir de peinture ?

Il y en a un que je cite tout le temps. Je ne sais pas si c'est mon meilleur souvenir mais c'est gratifiant. C'était un graff à Nyc, en 2001. Je suis parti avec Such et Poem et j'ai fait un graff sur un toit qui était visible depuis le train de la ligne J. Il y a aussi eu un voyage, l'année précédente, avec les MAC. Nous avions peint avec le TATS Crew pour le Dvd Trumac.

Et le pire ?

Mon pire souvenir ? Tiens c'est ça (il lève sa manche et il me montre une sale cicatrice de dix points de suture, Ndlr).

J'étais complétement bourré lors d'une session vandale sur une autoroute. En fait il y avait un grillage et je me suis empalé. Ce fut bref. Je ne sais pas si c'est mon pire souvenir mais ce n'est pas un bon souvenir.

Et pour finir, ton meilleur souvenir de Dj ?

Une fois il y a Dee Nasty qui est venu ici. C'était l'été dernier. Le set up était sur le balcon, dirigé vers le public. Il est arrivé en retard, donc j'ai fait l'interim puis, après son set, nous avons fait un ping-pong. C'était cool. D'autant que je l'écoutais à l'époque du Deenastyle, sur Nova. Donc trente ans après, ce fut un plaisir de partager ce moment avec lui.





**SHA
LA
DAS**

RÉPERTOIRE ULTRA-MÉLODIQUE, LE DOO-WOP EST REMIS AU GOÛT DU JOUR PAR LES SHA LA DAS. CHORISTES AUPRÈS DU REGRETTÉ CHARLES BRADLEY CHEZ LES SORCIERS ANALOGIQUES DE DAPTONE, BILL SCHALDA ET SES TROIS FILS SORTENT AUJOURD'HUI « LOVE IN THE WIND », UN FASCINANT HOMMAGE AU GENRE. À CETTE OCCASION LE PATRIARCHE ÉVOQUE CE PREMIER DISQUE, LA LITURGIE POP VIA LES BEACH BOYS OU BIEN ENCORE LA SCÈNE MUSICALE DES ANNÉES 60.

Pouvez-vous décrire la production de Thomas Brenneck ?

Le travail de Tom est une déclaration d'amour à la musique, au-delà des gains financiers ou d'une quelconque reconnaissance professionnelle. D'autant que cet enregistrement lui a pris six ans... En fait il a bien aimé notre collaboration avec Charles Bradley pour « Victim of Love ». Et il a voulu nous enregistrer indépendamment. En studio, il s'est investi pleinement pour que nous puissions composer sans limites. Épaulé par l'ingénieur du son Jens Jungkurth, il a fait preuve d'une incroyable maîtrise du support analogique. Ce qui nous a permis de créer des sons extraordinaires. Il n'est pas exagéré de dire qu'il n'y aurait pas les Sha La Das sans Thomas.

Les harmonies vocales sont incroyablement sophistiquées...

Et elles arrivent rarement par accident. Tous les chanteurs le savent. Les voix doivent ainsi être structurées pour que vous sachiez quelle partie interpréter. Ici, à l'exception d'« Open My Eyes » et de « Summer Breeze », toutes les phases chantées ont été développées et arrangées hors-studio, puis modifiées à des degrés divers lors de l'enregistrement final. Ce qui explique certainement ce rendu.

« Carnival » renvoie aux Beach Boys...

Je comprends la comparaison, notamment au plan du récit. L'une des spécificités des premières chansons des Beach Boys était justement d'imposer une trame distincte de la musique. Ce que nous avons tenté de faire avec « Carnival ». Ce titre évoque une relation caractérisée par la tromperie et le manque de fiabilité. D'où le parallèle avec un carnaval, une fête durant laquelle vous ne pouvez pas vraiment croire ce que vous voyez. Musicalement, cela donne à Will, Paul et Carmine l'occasion de se démarquer du rythme tenu par le Menahan Street Band et des interventions de Leon Michels et Dave Guy aux cuivres. L'autre particularité de la chanson est l'ambiance générale, définie dès l'intro par des sons de rue.

L'émotion est essentielle...

Je pense que l'être humain est unique car c'est la seule créature qui réagit avec émotion à la musique. C'est d'ailleurs pourquoi les cinéastes utilisent des bandes-son. Que sentait « Taxi Driver » sans le thème anxiogène de Bernard Herrmann ? Et le film « The Natural » sans les merveilleuses compositions de Randy Newman ? De la même manière nous avons composé « Scha La Da La La (Christmas Time) » un chant de Noël. Il évoque évidemment les sentiments heureux ou tristes associés à cette période. Cette tradition reste fortement ancrée aux États-Unis où certaines stations radio programment le répertoire de Noël dès la mi-octobre...

Quels souvenirs gardez-vous de Charles Bradley ?

Nous avons tellement de bons souvenirs avec Charles, surtout Will et Paul. Ils ont souvent tourné avec lui. Deux traits subsistent. Le premier concerne sa générosité, en particulier en nous offrant les chœurs sur « Victim of Love ». Le second est son authenticité. L'homme que vous voyiez sur scène était le même qui venait chez les Schalda de Staten Island pour dîner, la même personne qui cuisinait un barbecue dans la rue, devant sa maison à Brooklyn. Rien d'étonnant donc que le public adore Charles.

Pouvez-vous évoquer The Montereys, votre premier groupe ?

Ce fut une expérience formatrice. C'est au sein de ce quartet que j'ai perfectionné ma voix et appris à arranger des harmonies, non seulement pour des chansons doo-wop, mais aussi pour d'autres titres, avec des progressions d'accords plus sophistiquées. Je chantais principalement en tant que second ténor mais parfois aussi en lead. Bien que Johnny soit mort prématurément, Richy, Tony (les membres fondateurs, Ndlr) et moi sommes restés amis. Nous nous réunissons régulièrement pour nous remémorer le bon vieux temps et chanter.

Comment résumer la scène musicale des 60's ?

Cette décennie a probablement été la période musicale la plus excitante de ma vie. Cela a débuté avec le doo-wop. Puis avec Motown qui a sublimé ce répertoire via des groupes comme The Miracles, The Marvelettes, The Temptations ou The Contours. En 1964, la soi-disante british invasion a renforcé le tout en donnant un nouveau souffle au R&B traditionnel et au rock'n roll. Et comme si cela ne suffisait pas, en 1968, tout le monde est devenu psychédélique... Ces musiques ont généré une émancipation durable dans les années 70. Techniquement, passée cette période, beaucoup de musiciens se sont tournés vers le numérique...

Comment expliquer l'incidence du doo-wop sur des chanteurs ou jazzman comme Brian Wilson, Lou Reed ou Sun Ra ?

Un vieil adage dit que vous êtes ce que vous mangez. C'est valable pour la musique. L'incidence du doo-wop sur le swing, le R&B, la soul, la country, le blues et le psychédélisme est salutaire même si certaines personnes aiment mettre des étiquettes sur tout. La créativité réside aujourd'hui dans le fait de mêler les genres, d'enregistrer de la bonne musique quelle que soit l'époque où celle-ci est apparue. C'est une source d'enrichissement permanent.

Aimez-vous le répertoire R&B contemporain ?

Qu'entendez-vous par répertoire contemporain ? Si ce registre inclut Charles Bradley, Sharon Jones, Lee Fields ou Lady Wray alors oui j'apprécie.

Votre point de vue sur le retour du son analogique ?

Il répond de façon implacable à la curiosité suscitée par les nouvelles technologies. L'exemple du cinéma est révélateur. Ainsi, avec l'avènement de la VHS dans les années 1980, les réalisateurs ont souvent expérimenté les prises de vue vidéo à des fins créatives. Pourtant, bien que ce process ait constitué une avancée décisive et reste un support privilégié pour les productions domestiques, les professionnels l'ont abandonné pour revenir à la pellicule.

Idem donc pour le support vinyle...

Oui, pour la simple raison qu'il sonne mieux. Je comprends l'attrait des ingénieurs pour la technologie numérique mais le but n'est pas de disséquer des pistes. Il s'agit de valoriser ces voix, de les combiner en un son naturellement taillé pour l'oreille. C'est ce qui fait l'harmonie et c'est ce que le vinyle valorise. Dans le sillage, je ne serais pas surpris de voir prochainement un retour du son mono...

Quels sont vos projets ?

Will travaille sur SWTVS, un projet influencé par la pop, avec des paroles spirituelles, une instrumentation lo-fi et des vidéos qui font sens. De son côté Paul bosse avec les Tall Trece, un groupe folk-rock et country où sa voix se démarque remarquablement. Sinon nous avons évidemment du boulot avec les Sha La Das.

" je ne serais pas surpris de voir prochainement un retour du son mono..."



JULIEN LEBRUN



JULIEN LEBRUN EST UN RÉVÉLATEUR DE PÉPITES POUSSIÉREUSES. SPÉCIALISÉ DANS LES RÉPERTOIRES OUEST-AFRICAINS, IL VA SUR PLACE POUR DÉNICHER LE MEILLEUR DES MUSIQUES TROPICALES. VINGT-CINQ ANS APRÈS SES PREMIER PAS DANS LE DJING, NOUS AVONS VOULU EN SAVOIR D'AVANTAGE SUR SES MOTIVATIONS. ENTRETIEN DANS L'INTIMITÉ DE SON DOMICILE. L'OCCASION DE REVENIR SUR SES VOYAGES ET SUR HOT CASA, UNE MAISON DE DISQUES FONDÉE AVEC SON FIDÈLE ACOLYTE, DJAMEL HAMMADI.

Tes premiers pas dans le business de la musique ?

À la base, j'étais beatmaker hip-hop. J'ai commencé le Djing en 93. J'étais résident dans des bars parisiens, sur la scène funk. Je possédais déjà une culture jazz, soul et funk. J'étais influencé par mon grand frère. Très vite j'ai fait du diggin'. J'allais à Nyc pour chercher des maxis hip-hop, j'allais chercher des samples dans les brocantes. Très vite, j'ai fait mes premiers voyages pour échanger des disques, des samples contre des voyages au Japon. Et dès 94-95, nous avons commencé à monter des soirées, majoritairement au Café de la Plage qui était un lieu un peu mythique pour la black music. Puis j'ai rencontré Djamel Hammadi en 1997, lors d'une émission radio. Nos connivences musicales ont permis d'organiser des soirées, d'abord à l'Opus Café, puis au Man Ray... et ensuite via le Jazz Brunch au Réservoir, une démarche inspirée des brunchs new-yorkais. Nous sommes résidents là-bas, depuis dix-neuf ans. Nous passons du son pas forcément pour faire danser. La volonté est de faire découvrir des tracks et de développer la carrière des groupes. C'est assez marrant car il y a un buffet à volonté, donc les gens se lèvent. C'est très animé et c'est un cocon car il n'y a pas de fenêtres. Les DJs alternent avec les groupes. Ce ne sont pas forcément des formations de jazz. Spleen ou Charles Bradley sont passés par là. Enfin Djamel et moi avons lancé Hot Casa. Le label est né en 2002 puis officialisé en 2003. Nous avons monté ce label pour produire des artistes afro et rééditer des figures de la scène ouest-africaine des années 70, afin de se différencier des autres labels. Nous avons commencé par la production de Franck Biyong. Il a été le déclencheur. Aujourd'hui ont fête la soixantième release.

Tu es accro au vinyle mais tu mixes souvent des re-edits sur CDJ. Pourquoi ?

Parce que je suis un fervent producteur de vinyles mais je suis aussi un fervent défenseur de la culture dancefloor, notamment new-yorkaise. Je ne m'interdis aucun morceau. Si un edit est bon et si malheureusement il n'est pas sorti en vinyle et bien je le joue. Peu importe le format, c'est la musique d'abord. Le Dj c'est avant tout quelqu'un qui transporte les gens d'un point A à un point B. La technique et le calage d'abord, mais le format vinyle ne doit pas être une dictature. C'est pour ça que j'aime mixer les deux.

Souvent je commence avec des vinyles pour chauffer le dancefloor. Je fais pas mal d'edits pour mes sets perso et je veux pouvoir les jouer.

Tu sens-tu proche de la scène global bass ?

Non, du tout, parce que j'ai beaucoup baroudé à Nyc, surtout avec Nickodemus et ses soirées Wonderwheel et Turntable on the Hudson. Ma culture a été influencée par ça. Il avait la particularité de mélanger les musiques du monde avec une basse funk et des influences hip-hop. Mais je ne me sens pas proche de la scène global bass. Pour moi c'est un autre monde. Mais je respecte. Je viens du funk et du nu-funk.

Es-tu familier des musiques et clubs d'Asie, des musiques arabes ?

L'Asie oui, j'y ai beaucoup voyagé. Je fais des playlists pour un hôtel à Tokyo et j'ai mixé pas mal de fois là-bas. Je m'intéresse aux musiques d'Asie via la soul-funk. Il y a une scène rare grooves répandue dans le monde entier. Mais je ne suis pas un grand spécialiste de musique asiatique. Sinon on s'intéresse beaucoup aux musiques arabes, évidemment. Djamel, de par ses origines kabyles, s'est toujours penché dessus. Nous avons de idées de compilations mais c'est un processus très long, ça peut prendre trois, quatre voire cinq ans... Nous avons déjà d'autres travaux sur le feu, notamment une compilation sur le Togo. Nous enchainons le volume deux. Mais c'est pareil, ça prend beaucoup de temps. Ce n'est pas une priorité sachant qu'il y a déjà des labels costauds comme Habibi Funk qui ont pris un peu le monopole.

“ C'est l'avantage d'avoir travaillé avec des musiciens : j'ai compris mes limites. ”

Es-tu fan de 7 ou de 12 inch ?

Peu importe, après en termes de son, plus le sillon est large plus ça sonne. Donc le 12 inch en termes techniques. Après en termes pratiques, le 7 inch est plus léger, donc quand tu voyages c'est plus cool. Les deux me vont. Il y a des 7 inch qui sont très bien pressés. La musique et le son d'abord.

As-tu le souvenir d'une histoire, d'un lieu particulier où tu as mixé ?

C'est marrant car j'ai envie de te dire Ibiza. Mais pas l'Ibiza bourrin, celui des gros clubs où tous les DJs du monde viennent mixer pour des centaines de milliers d'euros. Je vais te parler du Malaga Café. Il fait le contrepoids de toute cette industrie. Il fédère autour du vinyle des scènes très indépendantes, du rare grooves, autour de scènes beaucoup plus musicales. C'est un tout petit café mais avec une énergie fabuleuse. Ça ouvre tard, à partir de 2 heures du matin, et ça fini très tard. C'est la folie, ça danse. Les gens sont hyper-motivés. Ils ont réussi à éduquer leur clientèle, le public est connaisseur... Et il y a une ambiance très particulière. Une autre superbe soirée lors des années 2000, c'était Turntable on the Hudson, organisée par Nickodemus sur un bateau. Il y avait toutes les populations mélangées. Tu y voyais des B-boy du Queens, des gays de Manhattan, avec des intellos. Il y avait de tout. C'était 5 dollars l'entrée. Des musiciens jouaient sur les sets, donc il y avait un côté dub new-yorkais. Le monde entier tenait dans ce lieu. Il y a eu une décennie assez magique... À Moscou il y avait des lieux improbables, les tables étaient louées je ne sais plus combien, 1000 euros l'heure, et les mecs posaient leurs guns à côté d'eux. On serrait les fesses... À l'époque on mixait 100% vinyle. À l'aéroport, ils checkaient tous les vinyles un par un... Sinon concernant le plus beau lieu, je pense à Nickodemus. Je le cite souvent mais il a fait une soirée dans le Queens où ils avaient mis quatre tonnes de sable le long de la rivière, face à Manhattan. Imagine un couché de soleil avec vue sur l'Empire State building. C'était en plein-air avec un sound system de furieux, sans limiteur. Pareil, avec une clientèle éclectique, latino, afro, etc. Nous avions compilé un de ses morceaux pour le Man Ray. Puis Nicko m'a invité pour le nouveau millénaire et nous sommes devenus potes. Nous avons le même âge. Nous avons fait beaucoup d'échanges. Ça fait dix-huit ans que ça dure.

Composes-tu avec des machines ?

J'ai levé le pied. J'étais beatmaker et j'avais un groupe de rap français dans les années 90.

Quel était son nom ?

Houlala, je tairais le nom tellement j'ai honte de ce qui traîne sur Internet (rires). Je ne suis pas rap français en général mais j'ai eu une période durant laquelle j'étais fan des X-Men, de la FF, d'Oxmo. La période du rap français où il y a eu des freestyles... Je rais le nom par respect pour les anciens musiciens. On avait une Mpc, on taffait dans une cave...

Nous sommes tout de même allés à Bourges. Nous avions des vellétés. Nous étions basés dans le 92 et il y avait un rappeur de Nanterre...

Nous allons retrouver le nom (rires) ! Et sinon n'as-tu jamais pensé à produire ton lp ?

Non. C'est l'avantage d'avoir travaillé avec des musiciens : j'ai compris mes limites. J'ai donc préféré passer de l'autre côté de la console que de proposer quelque chose de nul. Malheureusement, j'ai toujours été attiré par la culture du sample et je n'ai pas bossé les instruments. Les édits c'est plus simple. Mais quand il faut refaire une partie, un chorus de clavier ou gonfler une basse avec un Moog, j'appelle Florian Pellissier.

Tu as également été ghost pour Osunlade...

À l'époque où je publiais sur Myspace, j'avais un groupe qui s'appelait Hi Perspective. On bossait avec un label de Milan qui était spécialisé dans les musiques de films et nous faisions des remixes. Osunlade est tombé sur l'un d'eux. Et il a demandé qu'on bosse pour lui.

Donc ce n'est pas le cas...

Sur deux ou trois remixes, il avait mis Yoruba Remix, le nom du label. Mais ça s'est largement arrangé. Osunlade est quelqu'un que j'admire énormément en tant que Dj. C'est marrant car, à la base, ce n'est pas mon domaine musical. Il est dans une house très particulière. Mais c'est musical et il a un vrai univers.

Le nom Dj prend tout son sens avec lui. Je me rappelle d'une nuit où, après avoir joué devant 5000 personnes, il a joué pour trente personnes. Et il a tenu jusqu'à 8 heures du mat... Il est dévoué au son. Il est généreux et intelligent, c'est un mec superbe. Et c'est un énorme Dj. Je le classe dans le top 10.

Parlons de Hot Casa. Les répertoires musicaux consacrés au Ghana et au Togo sont votre spécialité...

Nous avons commencé par la Côte d'Ivoire, où nous avons beaucoup voyagé. Djamel avait de bonnes connexions. Il y a eu une énorme scène à Abidjan : les musiciens des pays voisins venaient enregistrer. Il y a eu de nombreuses productions. Malheureusement cette musique a été très peu exportée. Donc nous avons eu l'idée d'y aller pour retrouver des bandes ou des disques qui sont à l'abandon. Souvent nous sommes accusés d'avoir une vision colonialiste. Mais il y a avant tout une idée de sauvegarde du patrimoine. Nous avons cherché et retrouvé les producteurs et nous avons fait des contrats de licence. Puis, par l'entremise de Peter Solo, le chanteur de Vaudou Game qui est togolais, nous nous sommes intéressés à l'histoire de la musique togolaise des années 70. On prépare le volume deux. Pareil : nous sommes allés sur le terrain retrouver les musiciens. Nous avons fait des interviews afin de dévoiler le contexte. Le but est de connaître leurs vies afin de connaître leurs influences, de savoir comment ils ont enregistré ou de comprendre comment ils pouvaient enregistrer sous une dictature.

Ce passé autoritaire ne complique-t-il pas les démarches ?

C'est plus compliqué. À part au Ghana, au Nigeria, notamment à Lagos et un peu au Bénin, la plupart des disquaires ont disparu. La crise du disque est passée par là. Mais grâce aux nombreuses rééditions, des magasins rouvrent. Désormais il y a des diggers locaux qui s'intéressent au patrimoine national. C'est super intéressant.

Sinon le street art s'installe-t-il dans le paysage urbain ?

Oui, notamment au Togo. Il y a également eu beaucoup d'échanges franco-africains au Sénégal, au Bénin. Je crois que l'Alliance Française a pas mal aidé. Localement la scène est énorme. En Afrique du Sud, il y a une scène en pleine croissance, il y a des galeries, etc.

Certains pensent que la plupart des vinyles ont été chinés en Afrique, en Amérique latine...

Non. La plupart des pays comme le Mali, le Sénégal et le Togo ont été défrichés mais il y a eu une telle production au Nigeria, dans le nord du Cameroun. C'est compliqué de trouver des disques dans ces pays toujours en conflit. Mais il y en a encore. Et chaque année il y a de nouvelles sorties. C'est infini, surtout si tu élargis le champ. Il y a un mec qui vient de sortir une compile de jazz-funk islandais. Denis sort un disque sur des covers jouées par des groupes d'Hong-Kong...

Concernant les rééditions de Hot Casa, existe-t-il une dimension sociale ? Des amitiés...

C'est la beauté de cette histoire. Orlandos Julius, je peux maintenant le considérer comme mon père. Quand il est en tournée, il dort chez moi. Roger Damawuzan, qu'on surnommait le James Brown de Lomé, est un peu mon oncle du Togo. J'échange tous les jours avec lui sur WhatsApp. Il nous permet de rencontrer d'autres artistes et donc de finir le deuxième volume de la compilation togolaise. Humainement il est extraordinaire. C'est un génie musical, un visionnaire, qui allait bosser dans les bibliothèques pour apprendre l'anglais... Fier des traditions et des rythmiques togolaises, il a fusionné cela avec le funk et le soul. Tout comme Orlandos Julius qui a sorti « Afro Soul » en 1966. C'est le premier album paru sur une major en Afrique. Pareil avec Stanislas Tohon...

Où faut-il aller pour entendre des orchestres comme Melo Togo ?

Il y a tous les dimanche après-midi le bal de Sassamasso qui est proche de l'aéroport de Lomé. Ça commence à 18 heures et ça ferme à 2 heures du mat. Il y a encore de jeunes groupes qui perpétuent la tradition dans les hôtels car c'était une tradition de jouer pour les officiels dans ce type d'endroit. Malheureusement de moins en moins... La plupart des jeunes écoutent de l'azonto, de l'afro-pop nigérienne, du hip-hop et de l'afro-trap.



Il y a une culture club qui se développe...

Oui, il y a beaucoup de bars à ciel ouvert en Côte d'Ivoire. C'est ce qu'on appelle les maquis. Il y a des quartiers entiers. Les sons sont à fond dans chaque bar. Désormais il y a des Djs avec des contrôleurs ou des CDJ. Dans les années 90, il y a eu un monopole des Ivoiriens avec le coupé-décalé. L'azonto ghanéen a pris le dessus et là le Nigeria arrive très fort avec l'afro pop. Ils appellent ça de l'afrobeat. Ce n'est pas forcément lié à l'afrobeat de Fela mais c'est dévastateur sur le dancefloor. Il suffit de regarder le nombre de vues de P-Square ou de Patanking sur YouTube. Il y a Toofan qui vient de signer sur une major mais c'est sous-estimé en Occident, un peu comme l'étaient la soul ou l'afrobeat durant les années 70. Très peu s'exportent. Localement, à Lomé, la musique est omniprésente du jeudi soir au samedi soir.

Lors de ces trips, quel fut ton pire moment ?

Je crois que c'est la fois où Djamel était en Côte d'Ivoire. Il cherchait des disques puis il est tombé sur un scorpion au bout de sa manche. Moi j'ai eu des petits problèmes gastriques, essentiellement au Ghana. Il n'y avait plus de connexion Internet et j'étais tout seul dans un hôtel de passe. J'étais en train de me vider. Je n'étais pas fier... Tout ça pour deux disques. Ok j'avais un Lp de Marijata dans les mains mais j'étais mal (rires).

Sachant la valeur de l'euro, tu as dû faire des affaires...

Il y a des instants magiques qui durent dix secondes. Surtout quand tu trouves un Marijata dans un état parfait. T'es heureux. C'est un vaste débat car l'idée est de trouver le bon prix. Je laisse décider mon interlocuteur du prix, souvent je lui annonce que les disques peuvent valoir beaucoup plus cher en Occident. J'essaie de ne pas négocier (rires). C'est un peu le problème. C'est devenu un énorme business, un peu malsain et surfait, car certains disques peuvent valoir 4 à 5000 euros. J'essaie de ne pas trop y participer. Je ne suis pas un gros vendeur sur Discogs mais plus en convention, en direct, en expliquant les choses. Il faudrait dix interviews pour expliquer... Il y a des manières de faire. Je connais des histoires de mecs qui vont acheter un Ebo Taylor en bon état à 5000 francs CFA, soit sept euro. Et ils vont le revendre 800 euros.

Justement, que penses-tu de la spéculation sur Discogs ?

Tout ce qui est rare est cher. Malheureusement nous sommes dans un monde capitaliste et c'est le principe de base. Il n'y a pas de généralités. Avec le même disque, il peut y avoir 200 euros d'écart d'un vendeur à l'autre. Je trouve que c'est malsain car les gens essaient de créer des cotes. Après, comme pour tout marché, ça s'équilibre avec le temps. Même si le disque est rare, tu ne peux pas bluffer tous le temps. Les gens se rendent compte au bout d'un moment que ça ne vaut pas forcément le prix annoncé.

Il n'y a pas de prix fixe, comme pour un disque neuf qui est vendu partout à 20 euros. Je ne suis pas du genre balance mais il y a deux ou trois vendeurs qui faussent les prix...

Revenons à Hot Casa. C'est à partir de 2008 que que le label devient prolifique...

Oui nous avons mis un petit coup de boost il y a deux ou trois ans. Il y a eu le démarrage, où nous étions focalisés sur un seul artiste. Mais à partir de 2007, nous avons délivré trois ou quatre parutions. Cette année nous sommes à sept ou huit sorties. C'est l'année la plus prolifique. Elle correspond aux quinze ans du label. Il n'y a pas eu de stratégie, ni de déclin, ça c'est accéléré.

Diffusez-vous votre catalogue aux formats Mp3 ou wave ? Et est-ce le digital ou le vinyle qui vend le plus ?

Bonne question. Les écoutes Spotify sont de 50 à 60000 par mois pour « Disco Hi-life » d'Orlando Julius. En vinyle jazz, c'est 3000 au maximum. C'est notre meilleure vente. Elle nous a permis de faire de beaux live et de rééditer d'autres albums d'Orlando. Si nous ne diffusons pas en version digitale, c'est que parfois nous n'avons pas les droits. L'idée est de populariser. D'autant que j'ai des copines qui n'ont pas de platines vinyles. Certes, nous sommes des passionnés et nous défendons une forme d'artisanat, le choix des pochettes. Mais nous ne sommes pas déconnectés du monde moderne.

Hot Casa ce sont de nombreuses rééditions mais vous produisez aussi des groupes...

Evidemment : la musique avant tout. Nous voulons des gens exigeants mais aussi des personnes avec qui on partage une façon de voir. Je pense à Djehdjoah & Lieutenant Nicholson qui sont des amis. C'est d'abord une aventure humaine, qui démarre de zéro. Je pense aussi à Setenta avec qui on ne bosse plus. Mais à la base, ce sont des potes. La production, comme pour tous les labels du monde, c'est une vraie prise de risque. Même si tu sens qu'il y a un morceau plus fort qui va être le single. Pour chaque album il y a douze mille histoires.

Une anecdote en particulier ?

Orlando Julius qui bosse avec Setenta pour la reprise d'un titre. C'est la rencontre d'un vieux ponte de l'afro-soul et d'un petit groupe de latin-funk parisien. C'est assez improbable. Nous avons fait jouer Roger Damawuzan, sur le refrain de « Pas Contenté » de Vaudou Game. Outre que c'est son oncle, il est un jeune-vieux qui est redevenu actif. Il a fait une tournée en Europe. Et le concert à Utrecht était mémorable. Nous allons peut-être produire un nouvel album de Roger Damawuzan.

Peux-tu nous parler de « Otodi » de Vaudou Game. Cet album porte bien le nom du studio fondé par Scotch dans les 70's ?

C'était l'Office Togolais du Disque durant les années 70. Le président de l'époque, pour des raisons liées au prestige, avait construit une douzaine de studios identiques dans le monde, en Australie, en Angleterre, à Cannes... Il avait du bois de qualité. Tout était ventilé, avec une énorme console Sage. Il y avait une Neumann pour faire le cutting. C'était extraordinaire. Sauf qu'il a fermé en 1987. Même si il ne toumait pas il a été protégé et conservé. Peter a su qu'il pouvait être réhabilité alors nous sommes allés voir. Pendant trois jours il a été dépoussiéré. Il y avait un Moog, un synthétiseur Farfisa... Nous avons importé d'autres machines. Et après avoir maquetter à Lyon, Vaudou Game est venu enregistrer durant deux semaines avec Patrick Jauneud, un ingénieur du son français qui avait travaillé dans le studio cannois. Puis Peter a fait des conférences pour que les Togolais, quelque soit leur musique, se réapproprient le studio. Et aussi pour défendre la gamme togolaise. C'est un mode vaudou qui est applicable à différentes musiques. Tu peux faire de la salsa ou du reggae avec cette gamme, plutôt que de copier les Américains ou les Nigériens.

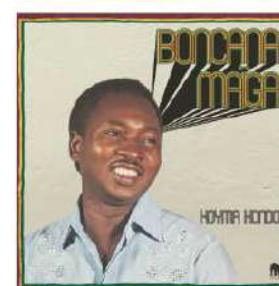
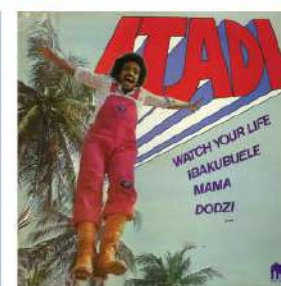
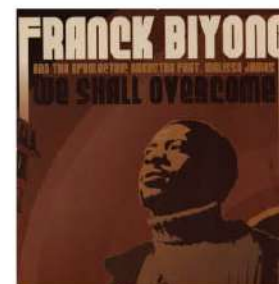
Sinon tu portes toujours de belles chemises en wax, aux motifs et couleurs bien sentis...

Elles sont faites par un tailleur de Lomé. Il est devenu mon ami, tant je lui en ai commandé. Je fais faire des chemises pour les copains et les copines qui veulent des robes. C'est un petit rituel. Je vais chercher les tissus fabriqués en Afrique de l'Ouest. Malheureusement les Chinois ont copié ces tissus. Ils ont cassé le marché et fait disparaître des artisans.

Pour finir, des restaurants africains à conseiller sur Paris ?

La Banane Ivoirienne ou le restaurant de la femme de Fela... Mais c'est surtout là-bas que je mange local...

“ Djamel était en Côte d'Ivoire. Il cherchait des disques puis il est tombé sur un scorpion...”





IGNAZ SCHICK

IGNAZ SCHICK EST UN COMPOSITEUR ET MUSICIEN ALLEMAND. EN COLLABORATION AVEC ANDREA NEUMANN IL SORT EN 2001 « PETIT PALE », SON TROISIÈME ALBUM, SUR LE LABEL ZAREK. AUJOURD'HUI IL VOYAGE À TRAVERS LE MONDE GRÂCE À SES CRÉATIONS, POUR DES RÉSIDENCES ARTISTIQUES ET DES PERFORMANCES. BIENVENUE DANS UN UNIVERS DÉCALÉ OÙ LE DISQUE VINYLE EST MANIPULÉ À L'EXTRÊME POUR RENAITRE EN UNE STRUCTURE MUSICALE EXPÉRIMENTALE...

Peux-tu évoquer tes débuts ?

Bien sûr. J'ai commencé à jouer du saxophone après ma rencontre avec l'Afro-Américain Don Cherry, légende de la trompette, alors que j'étais enfant. J'ai commencé par l'écoute de la musique d'avant-garde. J'ai parcouru toute l'histoire du jazz, en étudiant et en apprenant la musique d'Ornette Coleman, d'Albert Ayler, d'Archie Shepp, de Sun Ra, de l'Art Ensemble of Chicago. De la base (John Coltrane, Sonny Rollins, Thelonious Monk, Charles Mingus, Charlie Parker, Duke Ellington, Lionel Hampton...) vers la recherche (Muhad Richard Abrams, Anthony Braxton, David Murray, Lester Bowie, Henry Threadgill, Tim Berne, John Zorn, Fred Frith, Heiner Goebbels). Je me suis lancé dans la musique expérimentale quand j'avais 12 ans, dans la musique électronique à 15 ans et dans le turntablism à environ 18 ou 19 ans.

Quid de ton travail aux platines ?

À 15 ans, j'ai commencé à expérimenter et à composer des collages avec une machine à cassettes quatre pistes et un magnétophone à quatre pistes dans un petit studio familial. L'utilisation précoce du studio d'enregistrement était due au manque de musiciens expérimentés dans la région rurale de Basse-Bavière où j'ai grandi. À l'adolescence, si je voulais jouer avec des improvisateurs aux vues similaires, je devais voyager en Autriche, en France ou en Suisse. Comme alternative à ces longs voyages (que je ne pouvais entreprendre que pendant mes vacances), j'ai considéré le track recorder comme mon « groupe électronique » personnel. En raison de mon jeu limité à la guitare, au violoncelle ou aux percussions, j'ai commencé à utiliser l'enregistrement sur le terrain. J'ai trouvé des images à la radio et de plus en plus de samples que j'ai soigneusement empruntés à mes amis ou à ma propre collection de disques, qui grandissait lentement.

Quelle forme de sampling ?

À cette époque, j'ai soigneusement doublé des samples de vinyles sur les quatre pistes, puis je les ai manipulés en les lançant vers le haut ou vers le bas ou en les inversant. J'ai aussi appris à découper les cassettes, les disques et à recoller le tout.

À la fin des années 80 et au début des années 90, j'ai découvert les œuvres de différents artistes du mouvement Fluxus et en particulier la pièce « Broken Music » de Milan Knizak. Mais aussi les œuvres d'artistes comme Martin Tétrault et Christian Marclay. Elles m'ont poussé à regarder les disques dans une perspective sculpturale et visuelle. J'utilisais des disques assez bon marché. Je les transformais via des techniques radicales comme le ponçage, le perçage, le découpage ou le collage... Pendant cette période, en plus d'une table de mixage, j'utilisais jusqu'à quatre tourne-disques doubles plus un microphones de contact dans ma configuration. Au milieu des années 90, je suis passé à un échantillonneur en rack et à un ordinateur. Un peu plus tard, j'ai également incorporé des lecteurs de mini-disques et plusieurs processeurs pour mon installation électronique, dans l'espoir de m'alléger des platines et des vinyles. Peu de temps après, j'ai été extrêmement frustré par l'absence d'une approche pratique lorsque j'ai joué avec l'ordinateur et l'échantillonneur. C'était parfait pour la production en studio comme la composition et le remixage, mais pour l'exécution en direct, les interfaces étaient juste lentes et non intuitives.

“J'utilisais des disques assez bon marché. Je les transformais via des techniques radicales comme le ponçage, le perçage, le découpage ou le collage...”

En 2001 tu as sorti un premier album et tu as commencé à tourner...

Oui et j'ai décidé de ramener au moins une platine dans ma configuration et, depuis 2003, je suis revenu complètement aux platines disques et je me suis débarrassé de l'ordinateur portable et de l'échantillonneur. C'est à cette époque que j'ai commencé à jouer et à faire des tournées avec mon inspiration première, Martin Tétrault, en faisant des recherches et en apprenant de ses techniques dont les aiguilles et les cartouches préparées. Il m'a inspiré à ne jouer qu'avec des objets sur le disque rotatif. Ces sons acoustiques ont été amplifiés à l'aide d'un microphone à condensateur et traités à l'aide d'un looper/pitch shifter. J'ai utilisé cette configuration que j'ai appelée Surfaces. Cette structure a été volée lors d'une tournée en 2012 et j'ai décidé de revenir à l'utilisation du vinyle. Pendant un moment j'ai utilisé toutes sortes de sons mais aussi des coupes de tour pour mon usage personnel. Depuis 2015, j'ai recommencé à travailler avec les surfaces manipulées des disques, en créant des instruments en vinyle au son unique et en ramenant des cartouches manipulées qui ramassent les surfaces modifiées.

Quelles sont tes sources d'inspiration ?

Celles-ci sont très variées, mais ceux qui ont un grand impact sur moi sont des artistes visuels, en particulier issus des mouvements minimalistes et conceptuels dont Fluxus ou l'Arte Povera. Mais aussi des gens comme le comédien bavarois Karl Valentin. Ou des courants comme le free jazz, la musique avant-gardiste et électro-acoustique, la scène Downtown NYC, la musique classique contemporaine... Récemment, je me suis remis à écouter beaucoup de musiques africaines et des tonnes d'autres musiques folkloriques traditionnelles d'Asie du Sud-Est (Laos, Vietnam, Indonésie.) Pour mon travail, ce sont surtout des objets que j'utilise pour mes installations sonores ou mes instruments. Et bien sûr des vieux disques vinyles que je recherche constamment dans les brocantes.

As-tu des projets ?

En ce moment, en plus de composer, je prépare une plus grande exposition avec mes œuvres visuelles. Elle sera présentée en septembre 2019. Il s'agira de collages, de partitions graphiques, de dessins, d'objets et d'installations sonores. Depuis septembre et jusqu'à fin décembre 2018, je suis en résidence d'artiste à Istanbul. Là, je travaille sur un projet de cartographie sonore sur la ville et sur plusieurs nouvelles compositions.

Viendras-tu en France pour faire une performance ?

Oui, je jouerai en solo au prochain festival Umlaut début avril 2019, à Paris. Je vais interpréter un extrait de ma pièce « Form, Farbe, Klang ».



Ignaz Schick, performance au Goethe-Institut, à Hanoi.



LIFE REC ORD DER

LIFE RECORDER EST UN DJ-PRODUCTEUR INSTALLÉ DANS LA CITÉ PHOCÉENNE DEPUIS 2010. IL EST INFLUENCÉ PAR LA DEEP HOUSE, LA TECHNO, LE JAZZ ET LA MUSIQUE AFRO-AMÉRICAINE. RÉCEMMENT, IL A LANCÉ SON LABEL LIFE NOTES RECORDINGS. FRÈRE DE SON DE COLIN, LE FONDATEUR DU SHOP EXTEND & PLAY, CE MUSICIEN FAIT UN TOUR D'HORIZON DES ÉLÉMENTS-CLÉS DE LA CULTURE CLUB LOCALE CES CINQ DERNIÈRES ANNÉES. IL NOUS PARLE ÉGALEMENT DE SON PARCOURS ET DE SES DERNIÈRES DÉCOUVERTES.

Tu t'es installé à Marseille en 2010. Pourquoi ?

Pas du tout pour des raisons musicales, mais pour suivre ma femme qui avait de la famille installée ici. Elle est Arménienne et la communauté arménienne est importante ici. C'était aussi une période de changements pour moi. À l'époque, je tournais un peu en rond dans ma Haute-Savoie natale. Trois mois avant d'arriver à Marseille, je n'avais même pas pensé une seconde venir y vivre. J'avais pensé à Paris et rejoindre des amis, mais la vie m'a dirigé près de la mer dans une ville où on peut quand même prendre le temps de vivre. Je suis assez content d'être ici.

Que penses-tu de la scène marseillaise ?

Aujourd'hui, la scène marseillaise revit, bouge et se redéfinit depuis quatre voire cinq ans. Marseille a une scène riche mais qui fait encore face à certaines mentalités. Beaucoup de choses peuvent démarrer et s'arrêter brutalement. Mais la scène, ici, est bien vivante et créative, contrairement à 2010 où tout était quasiment au point mort, mis à part un ou deux lieux comme la Dame Noire, encore présente aujourd'hui, avec une identité musicale bien particulière. Le début d'un nouveau cycle s'est surtout fait ressentir en 2013. Un lieu qui, pour moi, a amorcé ce renouveau marseillais est Seconde Nature. C'est un lieu de médiation, à Aix-en-Provence, qui proposait une partie club le vendredi et le samedi. Marc Housson, son programmeur, fut le premier, dans la région à prendre des risques et à s'intéresser à la nouvelle scène internationale. Il a invité des artistes tels que Claro Intelecto, Levon Vincent, Jus-Ed et bien d'autres ainsi que certains pionniers de Detroit comme Theo Parrish ou Delano Smith. Il a également programmé des artistes de la région avec une démarche artistique sérieuse : Dj Oil, Rorre Ecco, Nems-B ou Elijah... Et j'ai eu l'opportunité de pouvoir m'y exprimer aussi. La nouvelle impulsion s'est vraiment instaurée dès 2013, en même temps que le renouvellement de la scène club en France, avec un retour de la house et de la techno ainsi que l'explosion des soirées Concrète. Elles ont pas mal influencé la programmation des lieux ici. Un nouveau réseau a commencé à se créer entre Marseille et Paris puis Lyon. Des lieux et des clubs en perte de vitesse ont pu connaître un nouveau souffle comme le Cabaret Aléatoire, la Friche De La Belle De Mai et le Baby Club. Certains vont naître aussi. C'est le cas du One Again Club qui a marqué le renouveau de 2013 dans le quartier du Prado.

L'Upercut Jazzclub a rapidement séduit grâce à son atmosphère parfaite pour bouger sur de la house, de l'afrobeat ou du jazz. Ces lieux sont emblématiques de la scène actuelle. Chacun a sa propre identité et son public. Le week-end se succèdent de gros noms de la scène deep house et techno internationale, essentiellement grâce à un travail de collaboration avec les collectifs et les DJs locaux. Il est difficile de tous les citer, mais je pense à Métaphore, Paradox, D-Mood, Phonons, le duo Dub Striker et Extend & Play avec qui nous (Niloc, Elijah et moi) essayons de proposer quelque chose en gardant notre esprit avec l'aide du magasin de disques. De nouveaux labels naissent et produisent les nouveaux talents locaux comme Smoky Window ou D-Mood Records. D'autres continuent de se développer et profitent de ce renouveau. C'est le cas de Modelisme et Seb Bromberger. Ils restent tous les deux pertinents depuis presque vingt ans et continuent à tisser des liens avec Detroit ou Berlin. Le label marseillais Wewillalwaysbealovesong évolue artistiquement et produit aujourd'hui des artistes house de Chicago et de Detroit. Certains sont très contents de jouer les électrons libres. Benjamin Fouquière alias Pulse Code Modulation, par exemple, continue de faire son bout de chemin avec son concept Pong Music et divers projets. Il continue de transmettre sa grosse culture musicale comme il en a envie. Et puis impossible d'évoquer la scène marseillaise sans parler de l'ambassadeur Jack De Marseille, toujours présent. Il organise le Jack In The Box festival avec le Cabaret Aléatoire depuis 2015. Et ça cartonne. Même si Marseille nous prouve que rien n'est jamais acquis et qu'il faut profiter de l'instant présent. Il y a un potentiel réel sur la scène depuis cinq ans. Il y a un mélange, des échanges entre artistes et cultures old et new school. L'ouverture et la diversité sont de retour dans les clubs. Le public est beaucoup plus réceptif. On peut jouer vraiment la musique qu'on aime. Il y a quelques années, c'était loin d'être évident.

“ On peut jouer vraiment la musique qu'on aime. Il y a quelques années, c'était loin d'être évident. ”

Le magasin de disque Extend & Play a gagné une belle réputation et rapidement...

Avec le renouveau de la scène, un retour aux sources dans une ville comme Marseille ne pouvait se faire sans le retour d'un vrai magasin de disques spécialisé. On commençait à ressentir ce besoin depuis un moment. Teddy G, producteur lyonnais de musique house exilé, l'avait compris en venant ouvrir son magasin Galette en 2011. Il est spécialisé en soul, jazz, world music et propose seulement quelques bacs house. Il y avait donc un créneau à prendre et c'est ce qui a motivé Colin (Niloc) et permis à Extend & Play d'être rapidement le seul à Marseille à proposer des nouveautés en musique house et techno. Le shop est donc devenu un point de rencontre et a tout de suite ouvert ses portes aux Djs et labels locaux désireux de se faire connaître. Nous proposons aussi à certains guests de passage dans la ville de venir y mixer. On a l'impression que c'est encore tout récent mais ça fait déjà trois ans que Colin transmet sa passion et bosse dur pour rester en place. Même s'il y a un retour du vinyle, en vivre est, actuellement, un challenge. C'est beaucoup plus difficile que dans les années 90. La concurrence sur Internet est rude. Je pense que le réseau, les connexions, les soirées du collectif et les artistes que nous avons invités ont contribué à la réputation du shop.

Quelles sont tes influences et sources d'inspiration ?

Comme mon pseudo le laisse entendre, mon inspiration première se trouve dans ma vie de tous les jours. Les sources sont donc très diverses. Elles sont musicales bien sûr, mais aussi humaines et visuelles. Je suis papa et l'énergie apportée mes enfants et ma vie de famille est unique. De plus, l'environnement joue un rôle primordial sur mon inspiration. Je suis plus productif le jour que la nuit. La nuit est réservée au Djing dans les clubs. Je ne suis pas une personne qui s'enferme dans une cave pendant des jours pour composer. J'ai besoin de contact avec l'extérieur et avec des éléments comme le soleil, la nature, la ville pendant le processus créatif. Je suis un enfant des années 80 et un ado des années 90. Une grosse partie de mes influences proviennent de là. La culture des 90's - avec la musique, les jeux vidéo, le cinéma et le sport - fait que certains d'entre nous sont restés d'éternels gosses, des rêveurs. Je crois que c'est ce qui préserve la passion encore aujourd'hui. Musicalement, j'ai toujours été particulièrement touché par les cultures urbaine et afro-américaine. Il me faut toujours une dose de hip-hop américain comme A Tribe Called Quest ou Gang Starr. Mais je pense que le mélange de toutes ces influences fait que je me suis vraiment reconnu dans la techno de Detroit, la house de Chicago et son histoire et m'ont forcément amené à découvrir ensuite les scènes de Londres ou Amsterdam. Mes morceaux favoris ont très vite été ceux qui font voyager et transportent l'auditeur dans une émotion, une humeur.

C'est un esprit que j'ai retrouvé au début chez Juan Atkins sous son projet Infiniti et que j'essaie de développer dans mes productions et dans ma façon de mixer. Le côté spirituel, dub et jazz chez certains producteurs, comme Ron Trent, aussi me parle particulièrement et je me suis beaucoup intéressé au jazz ces dernières années. Ça me fait beaucoup de bien et me permet de lâcher prise, d'apprendre sur l'art d'improviser et sur la créativité.

Tu reviens de Tbilisi. Comment était-ce ?

C'était ma deuxième visite dans cette ville magnifique. Je jouais au Mtkvarze, un des principaux clubs (on prononce Quartz, Ndlr). J'étais accompagné par Toke, un jeune producteur local très prometteur qui vient de sortir son premier disque sur le label français D.K.O. et avec qui j'ai établi une belle connexion depuis ma première visite en 2016. La scène géorgienne est principalement basée à Tbilisi. Elle fait partie des nouvelles scènes les plus intéressantes et bouillonnantes depuis trois ou quatre ans. Il faut citer le fameux club techno Bassiani, que certains Djs et clubbers placent au-dessus du Berghain au niveau de l'expérience vécue. Le Bassiani et la scène géorgienne étaient sous les feux des projecteurs en mai dernier lorsque les danseurs et Djs se sont mobilisés devant le parlement pendant plusieurs jours afin de protester après une descente controversée de la police qui menaçait le club de fermeture. Ce fut un moment fort, symbolisant la révolte, le désir de liberté et d'émancipation. Les jeunes sont fiers et amoureux de leur culture et leur regard est tourné vers l'avenir, tout comme leurs voisins Arméniens chez qui les choses commencent à bouger aussi. Je suis sensible à ce qui se passe dans ce coin du monde, car je suis d'origine arménienne et proche de cette culture. Pouvoir aller sur place grâce à la musique - et établir des connexions avec cette scène - est quelque chose de spécial.

Parle-nous de Life Notes Recordings ?

Life Notes, c'est la continuation de ma philosophie avec Life Recorder. Je propose une musique qui voyage à travers mes différentes influences musicales et qui traduit des moments de vie, des sentiments. Il s'agit de tracks gravées sur vinyle, naturellement et symboliquement, comme pour capturer un moment sur une photo... Au-delà de vouloir faire danser et créer de la matière destinée aux Djs je l'espère, pour raconter quelque chose dans un set. Ce qui m'a aussi motivé, c'est d'avoir ma propre zone de liberté pour sortir mes propres morceaux et développer mon identité musicale. Aujourd'hui, le marché du vinyle et la scène actuelle sont plutôt saturés. Je me sens un peu plus confiant avec ma musique et je pense que c'était le moment de continuer à faire mon truc. Avoir sa propre structure me permet de prendre du temps, de me concentrer et contrôler les choses. Pour le moment, j'ai fait le choix de sortir mes propres tracks mais j'espère développer d'autres choses autour du label et produire d'autres artistes.

Que représente le vinyle pour toi ?

C'est d'abord une relation sentimentale, la découverte de toute cette musique si importante et le support avec lequel ma passion est née. C'est le support avec lequel j'ai commencé à mixer et qui fait mon identité derrière les platines aujourd'hui. Je joue aussi digital depuis dix ans. La musique et l'émotion sont les sentiments les plus importants pour moi, comme je peux aussi sentir le contrôle durant un set à travers le pitch d'une platine. J'ai encore ce besoin de manipuler un disque, voyager avec mon bag et quelques news toutes fraîches. C'est psychologique. Quand je parlais plus haut d'âme d'enfant, un nouveau disque c'est un peu comme un nouveau jouet. On se lasse de certains disques et il y en a d'autres qui restent intemporels.

Avec quel(s) musicien(s) aimerais-tu collaborer ?

C'est une question que je me suis rarement posée. Collaborer avec un autre artiste sur un morceau c'est quelque chose que je commence tout juste à envisager, étant un peu plus confiant dans ma musique et mon processus créatif. J'ai déjà eu quelques occasions et des propositions. Je laisse venir le moment propice pour ça. Sinon, j'aimerais beaucoup travailler avec une voix sur une de mes tracks. Je suis fan d'Ursula Rucker et de spoken word.

Si on pouvait se téléporter dans une période, laquelle choisirais-tu ?

Si je pouvais garder l'âge que j'ai et me téléporter, j'irais peut-être bien revivre le début des années 90 et cette période, cette fois du côté des clubs et des raves, là où j'étais beaucoup trop jeune à l'époque.

Sinon tes sorties à venir ?

Un morceau nommé « True Moments » qui sort en novembre sur une double Lp plutôt techno/deep techno sur le label anglais Verdant Recordings. Je suis plutôt honoré de faire partie de ce beau projet aux côtés de Leonid, Stojche, XDB ou Gauss. Steve O' Sullivan, sous son alias Bluetrain, est aussi de la partie. Il y a aussi un remix à venir sur le prochain Modelisme, le label de Seb Bromberger. C'est une première collaboration avec un gros label marseillais. Ça fait plaisir. Ensuite, les prochains mois seront réservés à avancer sur deux ou trois autres projets en cours et le Life Notes 003 en préparation.

Parle-nous de ton nouvel alias Motion Process ?

J'avais besoin d'un peu de changement. Depuis mes premiers morceaux sortis sous le nom Life Recorder, en 2006 sans vraiment savoir où j'allais, la question d'un nouvel alias s'est posée plusieurs fois. Et surtout au moment où j'ai commencé à vraiment me remettre en question sur la direction que je voulais donner à ma musique.

J'ai toujours préféré continuer sous ce nom et montrer qu'un artiste passe par différentes phases pour évoluer. Malgré tout, j'ai senti que c'était le moment, avec le lancement de Life Notes, de faire naître ce nouvel alias pour me concentrer sur une identité toujours deep mais plus mentale, techno, linéaire et peut-être plus expérimentale dans le futur. Je continue sous Life Recorder sur des choses plus house, musicales ou mélodiques.

Quels sont les privilèges que le statut de Dj-producteur et de patron de label te donnent ?

Recevoir de la musique, les promos, les découvertes musicales qui peuvent devenir humaines avec le temps. Mais le plus grand privilège c'est sans aucun doute les moments où je peux voyager, vivre ma passion et me connecter à d'autres cultures grâce à ma musique. L'adrénaline qu'on peut ressentir parfois derrière les platines est unique, et quand tu ressens ça à des kilomètres de chez toi dans un pays où tu ne parles pas la langue et que tu peux faire réagir les gens, tu ressens vraiment le pouvoir de la musique. Ces expériences sont vraiment gratifiantes et donnent de l'énergie pour avancer et continuer.

Quels sont les derniers vinyles que tu as diggés ?

Il y'en a pas mal, mais je peux citer ces trois disques qui m'ont marqué dernièrement lors de mes derniers « diggags » :
- Elbee Bad, "Crossing Dimensions" sur le label Thema.
Retour du « Prince of Dance Music » sur cet Ep juste mortel. House jazzy, moody, percussive et mentale entre Chicago, Detroit et New York.
- Jayson Wynters, "Jayson Wynters", "Latitude Ep" sur Omate.
Un de mes artistes favoris en ce moment. Jayson est un producteur et Dj anglais prometteur de Birmingham. Sa musique est un parfait mix entre deep house, techno anglaise et US plutôt mentale.
- Stasis "From The Old to The New" sur Peacefrog. Represse de ce superbe album de 1996 que j'avais raté à l'époque. Un bijou de techno, idm, ambient avec des influences jazz.

Et pour finir, tes labels favoris ?

Il y a beaucoup de labels que j'affectionne avec le temps. Des labels comme Sistrum, Perpetual Rhythms, Deepblak, Third Ear, Dolly ou a.r.t. less en techno. Plus des labels français comme mes amis d'Into The Deep qui sont vraiment dans la vibe deep house avec des artistes comme Leonid ou Darand Land. Puis il y a aussi ceux que j'ai toujours dans mon bag. Exemple : Transmat, Planet E, Basic Channel, Guidance Recordings, Peacefrog ou Prescription.

PEDRO WINTER



N'EN DÉPLAISE AUX PLUS JEUNES, MR WINTER ALIAS BUSY P EST CONNU DE LA PLUPART DES PARENTS. FIGURE DE LA COOL ATTITUDE TEINTÉE DE ROCK'N ROLL ET DE L'ENTERTAINMENT À LA FRANÇAISE, SON PARCOURS EST SI DENSE QU'IL FAUDRAIT LUI DÉDIER UN NUMÉRO ÉNTIER DE STAR WAX POUR L'ÉVOQUER. TOUT AUSSI RICHE SON LABEL, ED BANGER, VIENT DE CÉLÉBRER SES QUINZE ANS. POUR CE FAIRE, IL A INVITÉ EN MARS DERNIER L'ORCHESTRE LAMOUREUX À RÉINTERPRÉTER EN LIVE 27 TITRES DE SON CATALOGUE. RETOUR SUR UN RÊVE RESTITUÉ DEPUIS PEU, À L'IDENTIQUE, EN VINYLE.

Combien de temps entre la genèse et le live ?

L'idée traîne dans ma tête depuis 1999. Metallica avait fait ça à l'époque avec l'orchestre symphonique de San Francisco. J'ai halluciné. J'ai attendu quinze ans pour le faire à mon tour, pour célébrer Ed Banger. Nous avons travaillé trois mois avec le chef d'orchestre Thomas Roussel. J'ai monté une équipe technique et scénographique en parallèle. On peut dire trois mois pour tout monter.

En produisant ce concert symphonique tu sembles vouloir séduire un public plus âgé...

Au contraire, c'est un cadeau pour les jeunes. On donne accès à un truc qu'ils n'auraient pas entendu si ils n'avaient pas été accompagnés.

D'autant que la musique classique vend peu...

On ne pense pas trop à ça ici. On fait les choses qui nous excitent et nous font marrer.

Le résultat est différent des titres originaux. As-tu suivi le travail de composition ?

Le travail d'écriture oui. J'ai aussi organisé des rencontres entre Thomas Roussel et les artistes du label. La plupart sont musiciens et le travail de Thomas Roussel est de traduire et retranscrire les compositions du label avec des notes de musique. Donc ça a été très fluide.

Finalement c'est un album de remix...

Effectivement, dans le champ lexical électronique, ça s'apparente à une forme de remix, tout à fait.

As-tu pensé à remixer ces enregistrements ?

On a une matière de dingue avec cette relecture. On verra si certains artistes s'en serviront. Ce n'est pas bête comme idée !

La version de l'Orchestre du « Pocket Piano » de Dj Mehdi est l'une des plus fidèles...

Ce titre se prête effectivement à l'exercice. Mehdi l'a co-composé avec son ami Nico Bogue, qui lui-même est multi-instrumentiste. Donc c'est un morceau écrit plus que programmé. D'où la musicalité et la facilité pour Thomas Roussel de le réinterpréter.

C'est étrange, il y a 70 musiciens au sein de l'ensemble et leurs morceaux sont courts alors que les Djs, souvent seuls derrière leurs machines, font des titres plus longs...

La durée n'explique pas tout. Un morceau club dure car il a besoin d'une montée, d'un break, etc.

Ok mais, sans être un spécialiste, les morceaux du répertoire classique ne sont-ils pas longs ?

Comme toi je ne suis pas assez calé sur le sujet (rires).

Votre Communiqué de presse évoque une notion d'universalité qui est selon moi l'inverse de la singularité. Penses-tu qu'il soit possible d'être singulier et universel ?

C'est ce que nous essayons de faire depuis le début. Une musique exigeante, moderne et fraîche mais accessible.

Réunir un tel orchestre est surprenant. Il y a encore très peu de réunions d'ensembles symphoniques et de scratcheurs...

Jeff Mills et Thomas Roussel l'ont fait il y a treize ans. Pour nous différencier, j'ai demandé à ce qu'il n'y ait aucune boîte à rythmes sur scène. Nous n'avions ni machines, ni ordinateurs, contrairement aux projets du même type.

“ On ne pense pas trop aux ventes ici. On fait les choses qui nous excitent et nous font marrer. ”

Concernant ce live, tu as dû entendre toutes sortes de critiques... Y en a-t-il qui ont été constructive ?

J'entends les critiques mais jamais au point de changer mon cap.

Parlons d'Ed Banger. En tant que D.A. comment fais-tu pour maintenir la dynamique du label ?

On a des fondations solides, des amitiés fortes, des fans incroyables, des artistes énormes. Donc mener tout ça est, je dois dire, assez agréable. Je suis toujours autant excité. On a plein de projets cool à réaliser. On termine l'album de Sebastian. Puis un nouveau maxi de Myd va suivre.

So_Me n'est plus l'unique graphiste du label. Info ou intox ?

Effectivement on bosse avec plein d'artistes différents depuis quelques années, notamment Leslie David, Jean André, Alex Philipps, Joe Roberts, Horfee, Alice Moitié, Alice Kunisue... Mais So_Me garde une place centrale au sein du label. Sans lui il n'y aurait pas Ed Banger.

Les revenus des ventes digitales et du streaming dépassent-elles celle des ventes physiques ?

Je risque de te surprendre mais je ne checke pas trop tout ça. Je fais juste en sorte que l'on ne perde pas d'argent. Je crois que le digital devient la source principale pour pas mal d'artistes. Mais on aime faire du vinyle, je suis très attaché au disque.

**"Support your
local record
store"**



Prévois-tu de signer de jeunes artistes, notamment le fils de Dj Medhi ?

On accueille Myd et Vladimir Cauchemar sur le label. En effet Neil (fils de Medhi, Ndlr) doit encore bosser mais il a sa place ici, évidemment.

Vladimir Cauchemar, ce jeune de 50 ans ?

Avec sa tronche pas facile de lui donner un âge (rires).

Et quels sont les jeunes DJs-producteurs qui te surprennent ?

J'adore les Anglais de Reckonwrong et KDA ou Hugo Massien.

Sinon achètes-tu encore des vinyles ?

J'achète tout le temps des disques. Mes derniers achats sont « Khonnar » de Deena Abdelwahed et les compilations Tokyo Nights « Female J-Pop Boogie Funk -1981 to 1988 » ou « Da'asa the Haunting Sounds of Yemenite Israeli funk 1973-1984 ».

Un dernier mot ?

Support your local record store !



Grand Rex par Anthony Ghnassia

FOCUS SQUARP INSTRUMENTS



RÉTRO ? FUTURISTE ? PROBABLEMENT LES DEUX. C'EST EN TOUT CAS L'ESPRIT VEHICULÉ PAR L'INNOVANTE MARQUE FRANÇAISE SQUARP INSTRUMENTS. CE FABRICANT DÉCLINE LE CONCEPT AVEC PYRAMID. CE SÉQUENCEUR MÊLE UNE INTERFACE HARDWARE MINIMALISTE À UN ARSENAL DE FONCTIONS. IL EST CENSÉ SERVIR DE BASE POUR TOUTES VOS COMPOSITIONS, AUSSI BIEN EN STUDIO QUE SUR SCÈNE. AUTREMENT DIT, C'EST UN VRAI « GAME CHANGER », POUR CEUX QUI CHERCHERAIENT À METTRE DE CÔTÉ L'ORDINATEUR, LÂCHER L'ÉCRAN ET SE CONCENTRER SUR LA MUSIQUE. AFIN D'EN SAVOIR D'AVANTAGE, NOUS AVONS RENCONTRÉ JEAN ET TOM DANS LEURS BUREAUX, À MONTREUIL.

Vous êtes ingénieurs mais également musiciens...

Tom : Oui, nous gravitons autour de la musique. Benoît fait de la trompette et beaucoup de guitare. Jean joue des synthés. Moi je suis plutôt dans le sampling et je pratique un peu la basse. On écoute beaucoup de trucs différents... du rock, de la pop 80's, de la musique classique, beaucoup de jazz et j'adore le rap... Pour l'histoire, la gamme d'accords du Pyramid vient plus du jazz que de la musique électronique.

Comment est venue l'idée de créer Pyramid ?

Tom : Au tout début, en 2014, on cherchait des séquenceurs pour notre propre musique... On s'est très vite trouvé face à des machines qui n'étaient pas des séquenceurs à part entière. Si, par exemple, tu utilises une MPC pour séquencer des synthés, tu n'as pas un workflow vraiment adapté. Il y avait très peu de machines efficaces, qui s'adaptaient aux différents workflows... C'est pour ça qu'on a lancé Squarp.

Retour vers le futur !

Tom : Ce qui a participé au retour des séquenceurs hardware, ce sont les petits synthés, désormais moins chers. Les synthés polyphoniques étaient encombrants, chers, et donc réservés aux professionnels. Subitement on a vu émerger des machines à des prix plus abordables. Alors, les musiciens se sont trouvés avec leurs propres machines pour la basse, le lead, etc. Il fallait donc concevoir un séquenceur adapté.

Et Pyramid, c'est quoi ?

Jean : C'est l'élément qui permet à l'artiste de mieux composer... En gros, il offre la possibilité de commencer l'album, de le travailler jusqu'au bout et puis de rejouer facilement la même chose en live, avec le même séquenceur.

Tom : Il existe des séquenceurs monophoniques et polyphoniques, comme pour les synthés. À sa sortie, le Pyramid était l'un des rares à proposer de la polyphonie. Et donc de permettre d'enregistrer des accords, ce qui est important pour composer. Côté mélodies, on a la polyphonie illimitée et des outils permettant même aux gens qui ne maîtrisent pas le solfège de faire des trucs stylés avec des gammes. Il permet aussi d'accorder toutes les séquences de ton morceau ensemble. Et on peut personnaliser le tout. En plus de la polyphonie, il y a aussi le polyrythmie. On peut mélanger des pistes de longueurs différentes ou des rythmes variables... Des choses qu'on ne peut pas faire sur des séquenceurs basiques. C'est comme un petit ordinateur dans la machine. Pendant six ans on a passé 95% de notre temps à coder ça !

Quels sont les différences avec d'autres machines comme MPC ou Elektron ?

Jean : Il y a 64 pistes qui peuvent jouer en même temps. Et l'idée est de pouvoir les manipuler en temps réel. Le quantize, par exemple, peut être modifié en direct avec un potard, sans détruire le track d'origine.

Des effets comme l'arpeggio sont accessibles sur les 64 pistes en direct.

Tom : Le but est de ne pas trop regarder l'écran. Il y a des pads qui permettent de jouer des notes en live puis d'enregistrer et de rejouer la séquence directement. Puis il y a des touches qui vont servir à des fonctions spéciales. Par exemple, la note repeat, des générateurs d'accords à configurer soi-même, ou des arpeggiators... Pour le côté studio, il y a évidemment, un séquenceur « step-by-step » (pas-à-pas, Ndlr) et l'interface principale c'est donc les pads. Et tous les pads et encodeurs peuvent être assignés à ce que tu veux, tout comme le pad tactile.

Le pad tactile ?

Tom : Ah ouais, il y a un pad tactile, héhé. On peut utiliser, par exemple, le pad tactile pour designer une enveloppe, juste en la traçant du doigt en temps réel bien sûr.

Hermod, c'est vos premiers pas dans l'univers de l'Euro(c)rack...

Jean : On n'était pas trop dans l'Euro(rack) à ses débuts. On voyait pleins de mecs sur YouTube en train de faire « Blip-blop, blip-blop » ou des choses déstructurées. Ce qui est intéressant dans la composition, c'est de construire un morceau avec un début, un milieu et une fin, même pour une musique déstructurée. Hermod, est donc un outil qui permet de structurer ces sons-là.

Tom : Au niveau de la topologie des séquenceurs, avant Hermod tu pouvais faire des répétitions et des choses comme ça, mais il n'y avait pas vraiment de séquenceur avec lesquels tu pouvais faire des accords et varier les notes. Dans l'Euro(rack), les modules sont principalement en mono (mais ça a bien évolué depuis, Ndlr). Quand Hermod est sorti, nous avons eu des retours qui disaient : « Eh, vous allez tuer le fun de l'Euro(rack), son côté aléatoire. C'est censé être un peu n'importe quoi, c'est une histoire de patch... » Mais ces commentaires ont vite été remplacés par ceux, plus positifs, disant : « Ah, cool, un bon séquenceur pour Euro(rack), on peut enfin composer des mélodies plus complexes... » Certains utilisaient déjà Pyramid pour séquencer leurs modulaires. Ils ont vite vu que c'était une version de Pyramid, mais pour l'Euro(rack)...

Sont-ils identiques ?

Tom : Plus ou moins... Mais il y a des fonctions sur le Hermod qu'il n'y a pas sur le Pyramid, et vice-versa. Le Hermod correspond au standard CV. Et ça permet d'autres possibilités.

Jean : Le CV est un format « imparfait ». On peut faire du micro-tuning, par exemple. Et on peut profiter de sons plus « tordus » qu'en Midi, plus proches des instruments acoustiques... C'est plus vivant, plus musical. Le Midi est un peu trop « parfait ». Ce n'est pas parce qu'on utilise plus l'ordinateur que la musique est moins complexe...

FOCUS LABEL FACTORY RECORDS



SORTI IL Y A QUARANTE ANS DES BRUMES DE MANCHESTER, LE LABEL INDÉPENDANT FACTORY INCARNE LE POST-PUNK AU TRAVERS DE FORMATIONS COMME JOY DIVISION, A CERTAIN RATIO OU THE DURUTTI COLUMN. LANCÉE PAR TONY WILSON, CETTE ENSEIGNE SE DÉMARQUE PAR UN DESIGN AUDACIEUX. VINGT-SIX ANS APRÈS SA FERMETURE, SON INFLUENCE SUR LA SCÈNE ÉLECTRO-ROCK RESTE DÉTERMINANTE.

Au milieu des années 70, le raz-de-marée punk ébranle l'édifice rock. Outre-Manche, ce courant musical s'exprime par une myriade de groupes, fanzines et labels indépendants comme Rough Trade ou Mute. Homme de télé et propriétaire de la salle The Factory à Manchester, Tony Wilson surfe sur la vague et enregistre les formations locales. Édité en janvier 1979, le double 45 tours « A Factory Sample » annonce la couleur. Tirée à 500 exemplaires, cette deuxième production estampillée Factory Records dévoile quatre pousses prometteuses dont les agitateurs de Cabaret Voltaire. Associé à Alan Erasmus, Tony Wilson prolonge l'expérience avec « Electricity », le premier single d'Orchestral Manoeuvres in the Dark. Fondièrement pop, cette plage propulse Factory sur le devant de la scène. Resté dans l'ombre, A Certain Ratio (voir photo ci-contre) atteste malgré tout de la créativité ambiante. Mix de new wave et de rythmes funk, ce groupe préfigure ainsi avec force les tournures dance de la fin des 80's. Mais le sommet artistique de cette première période est sans conteste The Durutti Column. Inspiré par l'Histoire, le collectif séduit les plus curieux grâce à ses entrelacs étherés, la griffe du guitariste Vini Reilly.

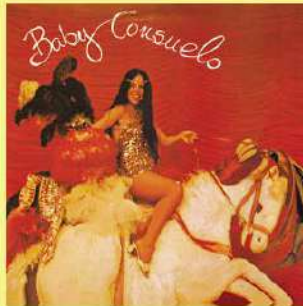
Influencé par le futurisme et la pensée situationniste, le graphiste Peter Saville compose alors des pochettes surprenantes comme « The Return of the Durutti Column » et son vinyle emballé dans du papier de verre, « Always Now » de Section 25 et son alignement typographique parfait ou bien encore le maxi « Blue Monday » de New Order dont le visuel prend la forme d'une disquette, le nec informatique de l'époque. Détail significatif, le designer détourne les codes chromatiques de l'imprimerie et les décline sur le mode alphabétique, chaque combinaison de couleurs correspondant à une lettre... Cette esthétique radicale fait la réputation de Factory. Mais le concept ne s'arrête pas là. Non content d'affirmer une ligne unique, le label classe alors chaque bien, des goodies aux documents administratifs en passant par l'immobilier et naturellement les disques. Siglées FAC, ces centaines de références sont répertoriées sur le site de www.factoryrecords.org.

Nightclubbing

Partie intégrante de cet inventaire novô, The Hacienda est le point de ralliement de la galaxie Factory. Inauguré en 1982 par Tony Wilson et New Order, ce club devient l'indicateur de nouvelles tendances musicales comme le mouvement Madchester et l'acid house. Épicentre du Djing au Royaume-Uni, la structure programme notamment Laurent Garnier alias Dj Pedro ou The Chemical Brothers... Paradoxalement moins inspiré, Tony Wilson découvre en 1985 les Happy Mondays. Réputée ingérable, cette tribu offre pourtant quelques moments de bravoure via le populaire « Pills' n'Thrills and Bellyaches ». Le film « 24 Hour Party People » de Michael Winterbottom retrace méticuleusement cette époque. Chaotiques, les dernières années du catalogue sont ponctuées de signatures intéressantes mais disparates. Et pour ne rien arranger, une gestion hasardeuse fragilise la société. Elle pousse Tony Wilson à suspendre Factory Records fin 92. Malgré ces vicissitudes, le mogul britannique relance l'entreprise aux travers d'avatars comme Too. Et restera actif dans le secteur de l'industrie musicale, jusqu'à sa disparition en 2007, des suites d'un cancer du rein. Réalisée par Peter Saville, sa plaque mortuaire est depuis incluse au catalogue Factory. Elle porte le numéro 501...

À lire : La Factory, Grandeur et Décadence de Factory Records par James Nice-Éditions Naïve.





RARE WAX SPECIALE BRÉSIL

LE BRÉSILIEN IVISSON CARDOSO ALIAS MEU CARO VINHO FAIT LA UNE DE STAR WAX. INVENTEUR DE LA «SLEEVE ASS», CE COLLECTIONNEUR ORIGINAIRE DE SALVADOR DE BAHIA EST AUJOURD'HUI DJ À SÃO PAULO. LORSQU'IL NE PARTAGE PAS SES DÉCOUVERTES VIA SA PAGE YOUTUBE, MEU CARO VINHO ALIMENTE SA PASSION EN CHINANT DES DISQUES OU EN ÉCRIVANT POUR LA RUBRIQUE MUSICALE DE REVISTAFORUM.COM.BR. PARFOIS RARES, LES HUIT DISQUES ICI SÉLECTIONNÉS SONT, SELON LUI, ESSENTIELS POUR QUI VOUDRAIT S'INTÉRESSER À LA SAMBA, À LA BOSSA NOVA ET PLUS GÉNÉRALEMENT À LA MUSIQUE POPULAIRE BRÉSILIENNE.

Elza Soares Bateriaista Wilson das Neves (Odeon - 1968)

Après avoir effectué une tournée en Argentine, Elza et son batteur ont enregistré au studio Odeon de Rio de Janeiro ces sessions d'improvisation. Le répertoire bossa nova et des titres comme « Garota de Ipanema » et « Copacabana » se trouvent renouvelés.

Baby Consuelo / O Que Vier Eu Traço (Atlantic Records - 1978)

Après avoir quitté le groupe Novos Baianos où elle était chanteuse, Baby Consuelo enregistre ce premier disque solo. Le titre de l'album exprime sa capacité à chanter des rythmes aussi différents que le xote ou la samba. Son flow a été marqué par Elza Soares qui lui a appris la musique.

Don Beto / Nossa Imaginação (Som Livre - 1978)

Don Beto est né à Montevideo, en Uruguay, mais ses influences musicales proviennent des États-Unis. En allant à Rio de Janeiro, il a eu la chance de rejoindre le groupe de Raul Seixas. Puis il a commencé à travailler chez Continental Records avec Lincoln Olivetti et Robson Jorge. Don Beto a composé des titres de boogie à un moment où la musique disco était tendance à la radio. C'est le premier et le seul album qu'il ait enregistré dans les années 70, avec ce son atypique. Ses morceaux ont été utilisés pour les bandes-son de feuilletons de l'époque, ce qui lui a permis de rencontrer un certain succès.

Pepeu Gomes / Na Terra a Mais de Mil (Warner Music - 1979)

À cette époque, Pepeu était surtout connu en tant que guitariste du groupe Novos Baianos. Mais, avec ce 2ème album, le public s'est rendu compte qu'il était également un bon chanteur. La ballade « Meu Coração », écrite avec Gilberto Gil, a été son premier succès en tant qu'artiste solo. La popularité est arrivée avec la bande-son de « Marina », un feuilleton télé brésilien. « Na Terra a Mais de Mil » traduit la richesse de ce musicien. « Voz do Coração » est un des moments forts de l'album.

Rita Lee / Lança Perfume (Som Livre - 1980)

Rita est l'une des plus célèbres chanteuses du Brésil. Avec son partenaire Roberto de Carvalho, elle a utilisé la musique pour parler de sexe avec un sens de l'humour qui lui est propre, tout en y ajoutant du rock, de la disco et des musiques latines voire de carnaval. La mélodie de « Lança Perfume » est inspirée par « What A Fool Believes » des Doobie Brothers. C'est sa première sortie en Europe et en Amérique latine...

Djavan / Luz (CBS Records - 1982)

Il s'agit du premier album de Djavan sur une major. Pour l'occasion, il a été traité comme une star. Cette fois-ci, il a eu la chance d'être produit par Ronnie Foster, un organiste réputé à New-York. L'implication de ce dernier se ressent donc sur les morceaux. Stevie Wonder joue de l'harmonica sur « Samurai », ce qui a rendu le titre célèbre. Et la section de cuivres de la formation jazz Seawind intervient. Tout comme le percussionniste Luis Conte (ce disque a également été pressé la même année aux Pays-Bas, au Japon et au Portugal, Ndlr).

Rosana / Rosana (RCA Records - 1983)

Ce disque, comparable aux albums de Sandra de Sá ou de Cassiano, mélange des styles funky et boogie. Des musiciens de renom jouent ici. Rosana a interprété des chansons écrites par Don Beto, Durval Ferreira ou Macau. Mais son premier album ne s'est pas bien vendu. La chanteuse a connu la célébrité en 1986, grâce au morceau « Nem Um Toque ». Il s'agit d'une ballade soul produite par Lincoln Olivetti. Utilisée pour la bande originale des 179 épisodes de « Roda de Fogo » le titre a permis à Rosana de se placer en tête des charts.

Marcos Valle / Estrelar (Som Livre - 1983)

Tout le monde connaît « Samba de Verão », un standard de la bossa nova composé et chanté par Marcos Valle. Mais qu'en est-il des sons super funky produits durant les années 80 ? Celui-ci est plus pop que jamais ! Un disque solaire, fait pour les amours d'été. Réalisé avec l'arrangeur Lincoln Olivetti, « Dia D » est l'un des sommets de cet album. Mon exemplaire est dédié par Marcos.



François de Roubaix / Les Lèvres Rouges (Lp/Cd)

En 1971, François de Roubaix enregistre au Théâtre des Champs Élysées la bande originale d'un film de vampire belge réalisé par Harry Kümel : « Les Lèvres Rouges ». À l'époque, seuls deux extraits sont pressés sur disque, dont « Les Dunes d'Ostende » et son breakbeat imparable. Le film et sa musique devenant culte au fil des années, ce titre est maintes fois compilé puis samplé par des beatmakers américains. Désormais reconnu par les mélomanes, les collectionneurs acharnés, et par ses pairs comme l'un des musiciens les plus talentueux de sa génération (« Un minimum de moyen pour un maximum d'effet » dixit Jean-Claude Vannier), François de Roubaix est alors à un tournant de sa carrière, affirmant son style, rompant peu à peu avec le classicisme de ses débuts mais n'usant encore qu'avec parcimonie d'un synthétiseur, sa future marque de fabrique. Son fils Benjamin de Roubaix nous offre enfin l'opportunité de découvrir, via son label Pucci Records, l'intégralité de la musique enregistrée pour le film, et d'apprécier pleinement la déclinaison des thèmes, exercice crucial en matière de B.O. Cet album indispensable pour tout mélomane qui se respecte est disponible en vinyle. Il comprend les seize titres initiaux ainsi que deux inédits. Trois remixes supplémentaires, signés Benjamin de Roubaix, sont disponibles sur la version Cd. (Julien Vuillet)

Dowdelin / Carnaval Odyssey (Lp/Cd/Digital)

Signe des temps, la scène électro hexagonale s'ouvre à l'imposant répertoire afro-caribéen. Emmené par David Kiledjian alias Davatile, le trio lyonnais Dowdelin est révélateur du phénomène. Édité chez les têtes chercheuses d'Underdog Records, « Carnaval Odyssey » surprend agréablement. À commencer par « Laissez Mwen », dont la mélodie est sublimée par le timbre soul de la Martiniquaise Oliva.

Ou bien encore avec la plage titulaire et son gimmick littéralement envoûtant. Mais ce sont surtout des titres comme « Elephants Roses », « Jay Pal » ou « Boula Djel » qui retiennent l'attention. À l'image de la belle pochette où la jungle fantasmée du Douanier Rousseau croise les collages façon dada, ces morceaux composent un registre synchrétique détonant. La programmation numérique fusionne ici avec le chant créole. Et les beats se confrontent à l'emblématique gwo-ka. Novateur, ce mix n'est pas sans rappeler les visions obliques d'un Serge Gainsbourg période percussions (pour le moins dans l'esprit) ou les polyphonies ancestrales du randem Ibeyi. À noter que ce premier album est disponible en vinyle de couleur. Le tirage est limité à 500 exemplaires. (Vincent Caffiaux)

Soul of a Nation/ Jazz is the Teacher, Funk is the Preacher (3Lps/Cd/Digital)

Bande-son d'une exposition organisée l'an dernier à la Tate Modern de Londres, l'anthologie « Soul of a Nation » porte un regard intéressant sur le Black Power. Paru il y a quelques jours, le deuxième volume de la série conforte la démarche. Intitulée « Jazz is the Teacher... », cette nouvelle compilation mêle les figures du genre à des auteurs moins connus. Funkadelic ouvre le bal avec le groovy « Nappy Dugout », extrait du mythique « Cosmic Slop ». Gil Scott-Heron enfonce le clou avec le sarcastique « Whitey on the Moon ». Et The Art Ensemble of Chicago signe « Theme de Yoyo », un standard du septième art interprété par la sublime Fontella Bass. Varié mais cohérent, ce deuxième tome composé par les Britanniques de Soul Jazz offre également son lot de pépites. Saxophoniste émérite, Byron Morris se distingue ainsi via le psychédélique « Kitty Bey ». Lieutenant de Roy Ayers, James Mason délivre une leçon de funk nommée « Sweet Power, Your Embrace ». Et le génial Har-You Percussion Group enflamme le barrio new-yorkais au travers du puissant « Welcome to the Party ». Chaudement conseillé. (Vincent Caffiaux)

Freez / Frame (Ep/ Digital)

Voici un groupe de rap qui surprend. En effet il est Strasbourgeois mais Mr.E, le Mc, vient de New York. Celui-ci n'est pas inconnu de nos services puisqu'il s'est installé en France et collabore aussi avec Cateriva. Freez est également atypique parce qu'il s'agit d'un quartet organique (trompette, claviers, batterie et chant). Mais les musiques sont obscures et sonnent plutôt digitales, afin d'offrir une œuvre cosmique. Le traitement du son est primordial. Les basses jouées avec un Moog Prodigy sont puissantes et d'une efficacité redoutable. Il y a très peu de samples. En revanche, le groupe pratique un processus d'auto-sampling ou de remix. Les sons du synthé Korg et du Minimoog, manipulés par Quentin Rochas, sont surprenants. Octave Moritz, avec sa trompette électrique traitée via de nombreuses pédales d'effets, place de superbes notes psychédéliques. La rythmique assez minimaliste provient de la batterie organique d'Arthur Vonfelt. Sauf pour « Look Around » où Emily Loizeau chante le temps d'un refrain. Sur « Same », la formation a bidouillé des parties de guitares signées Flupke. À noter l'apparition de Mike Ladd sur « Flamin' Goes ». Un morceau sublimé par un superbe clip cousu main. Pour finir, tous les motifs sont mixés chez Mr. Gib de La Fine Équipe... Un vinyle certifié fat par Star Wax. (Cosh...)

Joe Sacco / But I Like It (Bande Dessinée)

En 2010, le monumental « Gaza 1956 » plaçait Joe Sacco au firmament du neuvième art. Moins connues des lecteurs, les premières planches du dessinateur sont aujourd'hui compilées chez Futuropolis via le recueil musical « But I Like It ». Empreintes de journalisme gonzo, ses travaux au contact des Miracle Workers restituent avec féroce les frasques de l'obscur groupe garage orégonais, notamment lors d'une tournée européenne à la fin des 80's. Les dessins commandés par le magazine suisse Agenda prolongent l'expérience via une galerie rock déjantée. Et les affiches, pochettes de disques ou patchworks réalisés pour The Flaming Lips, Babes in Toyland ou le label Fat Possum virent ici au cabinet de curiosités... Fan des Rolling Stones, Joe couvre la célèbre formation britannique, au travers de deux concerts américains. Si il n'épargne guère les glimmer twins vieillissants, le regard de l'artiste s'aiguisé d'abord sur le public des stades et ses factions d'assureurs joufflus... Parfois disparate mais souvent drôle, cette immersion se termine par un hommage à Lightnin' Hopkins, pape du blues et idole de l'auteur. (Vincent Caffiaux)

Thom York / Suspiria - B.O. (2Lps/Cd/Digital)

Le classique du cinéma d'horreur de Dario Argento s'est fait faire un reliftage complet par Luca Guadagnino (grand écart assuré après son chef-d'œuvre « Call Me By Your Name »). Dans les 70's, le score était assuré par les Italiens barrés de Goblin. Incontournable pour les connaisseurs. Désormais, c'est au tour d'une autre grande figure perchée de s'occuper de la B.O.

Thom Yorke signe ainsi son troisième Lp solo depuis « The Eraser ». Alors on est bien d'accord, les vingt-cinq morceaux de cette bande originale ne respirent pas la joie... Après tout il s'agit là de la musique d'un film fantastico-horifique. Mais on a droit à un florilège de programmations électroniques du plus bel effet. On connaît l'amour de Thom Yorke pour l'IDM warprien et cela se ressent encore sur « Suspiria ». Les titres chantés comme « Suspirium » ou « Unmade », agrémentés d'un piano, sont efficaces. On notera l'absence du producteur habituel de Thom et Radiohead, à savoir Nigel Godrich. C'est Sam Potts-Davies qui s'y colle. (Dj Barney from Vernon)

Bruce W. Talamon / Soul R&B Funk - Photographs 1972-1982 (Livre)

À l'instar de Jean-Pierre Leloir et Anton Corbijn, Bruce W. Talamon est une personnalité de la photographie musicale. Explorateur de la galaxie soul-funk dans les années 70, ce dernier sort aujourd'hui ce livre chez Taschen. Fruit de ses reportages pour le magazine Soul et de séances de plateau, les 300 photos ici sélectionnées sont autant d'histoires. La coiffure fleurie de Minnie Riperton renvoie naturellement à Billie Holiday. La déambulation de Maurice White à l'ombre des pyramides de Gizeh résume Earth, Wind and Fire. Et le set flamboyant de Rick James en 1977 au Funk Fest de Los Angeles trahit la démesure des affiches d'alors. Certaines prises de vue sont réalisées dans l'intimité des stars. L'immense Marvin Gaye est ainsi immortalisé à la fin des années 70 au piano, dans la solitude de son ranch californien. Tout comme Barry White et Mohammed Ali, surpris en 1975 lors d'une répétition pour la chaîne ABC. Enfin le chapitre dévolu au programme télé Soul Train est saisissant. Les fameuses chorégraphies en ligne animées par Don Cornelius sont dévoilées sous un jour nouveau. Elles expriment avec force l'esthétique d'une époque. (V.C.)

Thabang Tabane / Matjale (Lp/Cd/Digital)

Repéré aux côtés du guitariste Sibusile Xaba via le prometteur « Unlearning/ Open Letter to Adoniah », Thabang Tabane renouvelle la scène jazz sud-africaine. Signé par l'épatait label Mushroom Hour Half Hour, le percussionniste offre ici une lecture personnelle du malombo, un genre musical créé il y a une cinquantaine d'années par son propre père, le regretté Philip Tabane. Ce premier opus débute par « Richard », une plage marquée par la voix chaude de Thabang Tabane et où souffle l'esprit du bush. « Father and Mother » développe cette mystique grâce à une scansion imparable. Et le mélancolique « Freedom Station » fait écho au « Coal Train (Stimela) » du trompettiste Hugh Masekela et sa dénonciation de l'apartheid. Interprétées par Sibusile Xaba, les nombreuses interventions à la guitare ponctuent ce coup d'essai sans pour autant envahir le champ. C'est le cas de l'entêtant « Babatshwenya » et son thème parcouru de solos fulgurants. À bien écouter cet album, on comprend mieux pourquoi Miles Davis adulait en son temps le répertoire familial. (Vincent Caffiaux)



Velvetian Sky

Top 5 nouveautés

- Ratgrave "Ratgrave"
- Sam Gendel and Sam Wilkes "Music for Saxophone & Bass Guitar"
- Fuzzscope "Earwax Daydream"
- Sleepyeyes "Forgot About Her"
- Mansur Brown "Shiroi"

Top 5 oldies

- Return to Forever "Vulcan Worlds"
- Daniel Balavoine "L'Aziza"
- Dalton "Soul Brother"
- Curtis Mayfield "Hard Times"
- Sugar Minott "Simple As That"

Ta première approche du Djing

Chez Colette, à Paris, lorsque j'ai vu mon premier controller. J'avais 15 ans

Et du beatmaking

Sur Garageband avec un MicroKorg quand j'avais aussi 15 ans, avec mon pote qui faisait du beatbox

Ton bar-club favori à Marseille

Le Cercle de Château-Gombert

Top 3 beatmakers

Vertique, Ohbliv, Dam Funk

Ton hardware préféré

Fender Rhodes

Ton disque préféré

Root Down Records à Osaka

Sampling ou synthés

Je n'arrive pas à choisir... sampling

Un Dj qui t'impressionne à chaque fois

Arpeggio

Ton site web favori

www.staggeringbeauty.com

Pour t'habiller, une paire de

Chaussettes



Yukimasa

Top 5 nouveautés

- Mike Parker "Tireme"
- Takaaki Itoh "Pural Present"
- Undear, Kill Acid on Space "Periodo Orbitale"
- Forest Drive West "Reshape"
- Birds ov Paradise "Tutor"

Top 5 oldies

- Jeff Mills "See This Way"
- Josh Wink "Higher State Of Consciousness"
- Trinch & Lori "Barleye"
- DJ Krush "Big City Lover"
- Gang Starr "Mass Appeal"

Trois artistes japonais à connaître

Tasoko, Yoshitaka Shirakura, Loe

Un verre de

Un verre de vin par jour me tient à l'écart du docteur

Quels sont tes labels préférés

Ahupe Records, End of Perception, OVUNQUE, Tikita, Subosc

Ton club favori

Il y en a beaucoup trop

La techno en 3 mots

Exploration, affection, fonction

Ton festival favori

Labyrinth Festival

Un privilège de Dj-producteur

Connecter des personnes qui ne se connaissent pas

Tes deux shops préférés

Disk Union Shibuya, Technique

Ton artiste féminin préférée

Mozhgan

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Dj

Sans musique, la vie serait

Sans émotion



Cent Deux

Top 5 nouveautés

- Marina P & Stand High Patrol "Landlord"
- Estelle "Better"
- Blind Prophet feat. Ras Demo "Rastaman Char"
- O.B.F feat. Shanti D "Part Of My Life"
- Enormsmith "Retired Low-Level Internal Server"

Top 5 oldies

- Vivian Jones "Red Eyes"
- The Frightnrs "Dispute"
- Moresounds "Weeda"
- Aisha "Wait a Minute"
- RSD "Green Hill"

Ta première approche du Djing

C'était en 2003

Et du beatmaking

En 2015

7 ou 12 inches

7 et 12 inches

Un Dj qui t'impressionne à chaque fois

Dj Nu-Mark

Ton plat favori

Les polpettes

Top 3 beatmakers

Mad Professor, Dj Madd, Equiknox

Le festival où tu aimes retourner

Notting Hill Carnival

Sampling ou synthés

Les deux

Ton disque préféré

Out on the Floor

Paris Loves Vinyl en 3 mots

Ne pas manquer !

Pour t'habiller, une paire de

Adidas

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Scénographe

Esprit de collection by **rega**

Planar ONE Plus, nouvelle platine REGA avec étage phono intégré

Après le succès de la platine vinyle Planar I, les ingénieurs du fabricant anglais REGA ont eu la riche idée d'ajouter un préamplificateur phono à leur best-seller afin de la rendre accessible à un public toujours plus large.

La nouvelle série Planar vous permet d'entrer dans l'univers REGA et de découvrir des produits d'une exceptionnelle musicalité, grâce à plus de 40 ans de savoir-faire dans la fabrication de platines vinyles.

P1
plus



Handmade in England



Since 1973

REGA est distribué par Sound & Colors - GT Audio
Tél. : 01 45 72 77 20 - info@soundandcolors.com
www.soundandcolors.com



Modèle présenté : Elipson Planet L - La Felicita (Paris 13) - © Photo : Edouard Nguyen

LA MUSIQUE, UNE HISTOIRE DE PASSIONNÉS

Avec des centaines de produits haute-fidélité, de nombreux guides de choix et des fiches conseils avisées, Son-Vidéo.com est votre partenaire privilégié pour concevoir le système hi-fi qui vous ressemble. Amplis, DAC audio, enceintes compactes, enceintes colonne, platines vinyle, enceintes multiroom, câbles audiophiles...

Son-Vidéo.com vous propose les meilleures références parmi les plus grandes marques et vous accueille dans ses magasins partout en France.

DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 19H

0 826 960 290

Service 0,18 €/min
+ prix appel

WWW.SON-VIDEO.COM



LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM

Pour découvrir et tester le meilleur
de la hi-fi et du home-cinéma.